

Université de Montréal

**Le tatouage contemporain : vecteur d'identité
ou artefact de consommation?**

par

Maximiliano José Grebe Cabrera

Département de sociologie
Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en sociologie

Août 2018

©Maximiliano Grebe, 2018

RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour objectif de débusquer les motivations en vertu desquelles les individus ont décidé de marquer leur corps d'une façon permanente avec des motifs particuliers susceptibles de définir leur identité autant que leur individualité. Ces motifs sont toutefois sujets aux inflexions des tendances et des modes véhiculées dans les médias.

Dans les 20 dernières années, le tatouage est passé subtilement d'une marque de rébellion et d'originalité à une marque standardisée associée à la jeunesse et à la mode. Dans ce mémoire, nous avons tenté, en interviewant une dizaine de personnes provenant de divers milieux et ayant vécu cette mutation, de comprendre les raisons d'avoir ces tatouages ainsi que les changements de perception sur le phénomène. Ainsi, en nous basant sur diverses théories dont la théorie goffmanienne de la mise en scène de soi, la théorie du bricolage identitaire de David Le Breton ainsi que la vision du consumérisme de Bauman, nous arrivons à envisager le phénomène sous l'optique sociologique.

Mots-clés : tatouage, identité, individualité, bricolage identitaire, influence des médias, consommation.

ABSTRACT

The aim of this dissertation is to uncover the motivations by which individuals have decided to permanently mark their bodies with particular motives capable of defining their identity in the same way as their individuality. These reasons, however, are subject to inflections of trends and modes conveyed in the media.

In the last 20 years, tattoo has gone subtly from a brand of rebellion and originality to a standardized brand associated with youth and fashion. In this thesis, we have tried, by interviewing a dozen people from various backgrounds and having lived this mutation, to understand the reasons for having these tattoos as well as the changes of perception on the phenomenon. Thus, based on various theories including the Goffmanian theory of self-staging, David Le Breton's theory of identity-making and Bauman's vision of consumerism, we can partially explain the phenomenon.

Keywords: tattoo, identity, individuality, DIY identity, influence of the media, consumption.

Table des matières

Résumé	III
Abstract	IV
Table des matières	V
Remerciements	VII
Introduction	8
Chapitre 1 : l'histoire morcelée du tatouage	10
1.1 L'ère colonialiste ou pionnière	11
1.2 L'ère du cirque ou du carnaval	12
1.3 L'ère de la classe ouvrière	13
1.4 L'ère rebelle	13
1.5 L'ère <i>New Age</i>	14
1.6 L'ère « supermarché »	15
1.7 Le tatouage sous l'optique sociologique : la notion d'identité	16
1.8 L'individualisation	18
1.9 Le bricolage identitaire	20
1.10 La mise en scène de soi et le regard d'autrui	21
1.11 L'influence des médias	23
1.12 Le tatouage comme produit de consommation	25
Chapitre 2 : L'étude du tatouage sur le plan méthodologique	28
2.1 Le recrutement des candidats	29
2.2 Les candidats ciblés par l'enquête	30
2.3 Le déroulement des entrevues	35
2.4 La méthode d'analyse	36
Chapitre 3 : L'analyse du tatouage à l'ère de l'individualisation	38
3.1 Façonner son identité à l'adolescence par des marques corporelles	39
3.2 Des marques permanentes pour des identités multiples	41
3.3 Forgé par l'épreuve	43
3.4 Il y a 20 ans! Afficher son individualité par l'anticonformisme	46
3.5 Les motifs invoqués comme interprétation personnelle et individuelle	48
3.6 La mise en scène des tatouages : l'habit fait-il le moine?	50
3.7 La création de sa propre image et l'influence des médias	55

3.8 Le tatouage comme produit de consommation	58
Conclusion	62
Bibliographie	66
Annexe	69

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur, Jacques Hamel, qui a eu l'ouverture d'esprit d'accepter de diriger ma recherche, le sujet étant, de prime abord, hors de son champ d'intérêt. Il a su me soutenir et m'orienter afin que je puisse mener ce projet à terme. Sa disponibilité ainsi que ses conseils m'ont été de grande utilité dans les moments les plus nébuleux de ce périple intellectuel. Je me dois aussi de remercier tous les professeurs de sociologie qui ont croisé mon chemin. Vous avez su me transmettre, par votre enseignement, la passion pour cette discipline.

Je tiens également à remercier les dix personnes qui ont bien voulu collaborer à mon enquête sociologique, notamment celles qui ont été les plus loquaces. Ce n'est pas toujours facile de s'ouvrir pour partager ce qui, pour bien des gens, est personnel et intime. Grâce à votre générosité et également à votre franc-parler, ce mémoire a pu être réalisé.

Je veux aussi remercier ma famille, tout particulièrement mes parents, Dilma et Jorge, qui m'ont toujours encouragé, peu importe la situation et les aléas de la vie. Aussi, je dois une fière chandelle à ma marmaille, Derek, Alicia Rose et Rosa Lee, qui ont été patients avec papa lors de ses périodes de rédaction.

Un grand merci à vous tous...

INTRODUCTION

Le présent mémoire de maîtrise prend pour objet le tatouage, c'est-à-dire l'acte de marquer son corps d'une façon permanente avec des motifs particuliers susceptibles d'afficher les traits, voire les qualités de la personne qui décide de son plein gré de se plier à cette espèce de rituel. En bref, l'étude exposée plus loin s'emploie à expliquer les motivations en vertu desquelles un individu cherche à se distinguer des autres en recourant à ce moyen en vogue de nos jours et cela plus que jamais.

Après un bref historique, les pages du premier chapitre se consacrent à l'élaboration du tatouage sous l'optique de la théorie sociologique en exhibant les notions utiles à cette fin, de la « mise en scène » d'Erving Goffman au concept d'épreuve développé récemment par Danilo Martuccelli sans oublier le « bricolage identitaire » cher à David Le Breton. Sur cette base, le tatouage, imprimer sur sa peau divers signes ou symboles, se conforme selon nous à la tendance à se concevoir par soi-même ou à vouloir agir de son propre chef que des auteurs comme Ulrich Beck et Zygmunt Bauman associent à l'individualisation qui a pouvoir d'inflexion dans les sociétés actuelles.

Or, on le découvrira plus loin, à la lumière de l'analyse, cette volonté d'agir à sa guise, se manifestant ici par l'aspiration à concevoir son corps de manière à répercuter publiquement les qualités qu'on reconnaît à sa propre personne, paraît largement tributaire d'instances sociales, comme les médias, qui viennent fragiliser à bien des égards l'individualisation à l'œuvre à l'échelle sociale.

Le deuxième chapitre est destiné à énumérer les méthodes de recueil et d'analyse des données recueillies de la bouche d'interlocuteurs judicieusement ciblés. Les pages de ce chapitre font également largement état des caractéristiques attachées aux individus qui ont bien voulu collaborer à l'enquête dans l'intention de montrer qu'ils composent un échantillon suffisamment représentatif pour soutenir l'explication mise en avant. Dans la foulée, l'analyse fait l'objet du troisième chapitre dans le cadre duquel le contenu des entrevues recueillies au préalable est pertinemment et largement cité afin de mettre au jour les motivations susceptibles d'expliquer le tatouage sous l'optique sociologique.

En conclusion, les théories considérées au départ sont mises en œuvre afin d'élaborer sous ce chef les résultats de l'analyse, lesquels tendent à montrer que le fait d'imprimer des marques sur son corps dans l'intention de se distinguer et d'afficher son pouvoir d'agir par soi-même n'échappe nullement aux instances sociales, pour ne pas dire aux médias, par exemple, qui conservent leur pouvoir d'inflexion malgré des apparences contraires.

CHAPITRE 1

L'HISTOIRE MORCELÉE DU TATOUAGE

Première écriture de l'homme, le tatouage est le plus ancien et le plus universel mode d'expression symbolique.

Catherine Grogard (auteure et dermatologue)

Sur le plan historique, force est de constater que le tatouage a été de tout temps pratiqué, depuis la préhistoire jusqu'à aujourd'hui. Ötzi, la momie découverte dans les Alpes de l'Ötztal en 1991, porte les marques de ce qui semble être les plus anciens tatouages néolithiques connus à ce jour, puisque selon la datation au carbone 14, l'individu aurait vécu entre 3350 et 3100 avant notre ère. Aux yeux des chercheurs autrichiens intéressés par cette momie, les tatouages présents seraient liés aux lésions d'arthrose d'Ötzi soignées par l'acupuncture, dont les points d'aiguille seraient en toute hypothèse unis par les motifs tatoués ayant ainsi une fonction thérapeutique sans avoir de valeur symbolique (*National Geographic*, 2005)

Il apparaît toutefois que les motivations et les raisons susceptibles d'expliquer les tatouages gravés sur les corps varient selon les époques et les cultures considérées. En effet, récemment, en avril 2016, une équipe française de chercheurs — dirigée par l'archéologue québécois Cédric Gobeil — a découvert en Égypte la première momie aux tatouages symboliques et remontant à plus de 3300 ans. Les tatouages dont elle fait montre sont disposés de manière symétrique et représentent les animaux qui donnent corps à des rituels magiques ou à des cérémonies religieuses (*Sciences et avenir*, 2016).

Sous le règne de la civilisation gréco-romaine, le tatouage est prisé pour identifier les esclaves, les déserteurs et les prisonniers, bien que les peuples vivant en périphérie des grandes cités semblent déjà adeptes de modifications corporelles : les Pictes d'Angleterre, nommés ainsi en raison des marques sur leurs corps au moyen d'un poinçon; les Scots, dont le nom signifie « corps peint »; les Bretons, mot dont l'étymologie correspondrait notamment à « peints » (Le Breton, 2002, p. 24).

Le monothéisme, de rigueur dans les sociétés occidentales, freine à bien des égards la pratique du tatouage, car selon les religions en vigueur, les marques corporelles sont proscrites sous forme d'injonction.

1.1 L'ÈRE COLONIALISTE OU PIONNIÈRE (DE 1760 À 1880)

Dans son livre *Tattooed: Sociogenesis of a Body Art*, Michael Atkinson conçoit l'histoire du tatouage en diverses périodes utiles pour connaître son développement en Occident. Après s'être éclipsé dans les sociétés occidentales, le tatouage est apparemment remis au goût du jour par le capitaine James Cook. En tant qu'explorateur et colonisateur, après avoir parcouru les contrées de l'Océanie et du Pacifique, où le tatouage est de mise chez les autochtones, il ramène à son retour en Angleterre des femmes et des hommes tatoués. Sous le règne du rigorisme de son époque, en vertu duquel les corps et les émotions doivent être réfrénés, les corps tatoués font office d'exotisme, pour ne pas dire de bestialité. Si, par tradition, chez les peuples insulaires, les tatouages ont une valeur spirituelle et de ce fait protègent des dangers de la vie courante, ils acquièrent au contact des colons une fonction décorative qui s'impose peu à peu. Les Maoris en font les frais. En effet, reconnus pour leurs *mokos* (tatouage facial), utiles pour identifier le statut social et la lignée d'un individu, ils ont été traqués pour

leur tête. Les Européens éprouvaient de la fascination pour ces tatouages et échangeaient des armes et des munitions contre ces « trophées ». Ce marché est devenu si populaire que les Maoris ont délaissé cette coutume par peur de perdre leur vie.

Fréquemment, les marins européens revenaient de leur voyage avec des tatouages du fait qu'ils avaient été en contact avec les peuples insulaires. Cela intriguait et captivait les classes supérieures et, par conséquent, « le tatouage a été reconnu comme un signe privilégié de l'aristocratie, manière de jouer avec son identité sociale, de montrer une distance ironique face à la rigueur des codes. Le noble qui s'encanaille est une figure récurrente de l'histoire depuis le XIX^e siècle » (Le Breton, 2002, p. 34).

1.2 L'ÈRE DU CIRQUE OU DU CARNAVAL (DE 1880 À 1920)

À la fin du XIX^e siècle, les Américains, comme les Européens, éprouvent de proche en proche fascination et répulsion pour les tatouages au point que celui-ci devient source de divertissement. Petit à petit, ce rapport contradictoire au tatouage devient une industrie. Les spectacles de « primitifs tatoués » ont bientôt la cote. Des « tableaux vivants », composés d'indigènes tatoués, sont exposés dans les musées pour faire contraste avec la vie moderne associée à la science, à la technique et à la pureté morale du corps (Atkinson, 2006, p. 33). Les *freak shows* mettant en vedette des autochtones tatoués apparaissent à Buffalo en 1901 pour attirer le public susceptible d'être divertie par des corps marqués au coin de l'exotisme ou de l'étrange. Les marins font également étalage de leurs tatouages en racontant, au plaisir de la foule, des récits épiques dans lesquels ils ont été capturés par des sauvages et livrés à des tortures marquées au sceau du tatouage.

Le tatouage acquiert ainsi sa popularité. Sur l'élan, est inventée la machine à tatouer électrique en 1891 et, de fil en aiguille, tatouer devient un métier. Les tatoueurs dignes de ce nom œuvrent dans le giron des cirques qui circulent de ville en ville, les accompagnant souvent et travaillant conjointement avec les artistes en les tatouant. Cependant, les attractions reliées aux personnes tatouées étaient devenues de plus en plus banales, donc les promoteurs proposaient des numéros de plus en plus choquants, comme des avaleurs de sabres tatoués. Aussi, en intégrant les femmes tatouées, ils donnaient au spectacle un caractère érotique. En effet, celles-ci devaient se dénuder afin de montrer leurs tatouages. L'exposition des tatouages devient alors un prétexte à d'autres formes de divertissement.

1.3 L'ÈRE DE LA CLASSE OUVRIÈRE (DE 1920 À 1950)

Les salons de tatouage ont bientôt pignon sur rue dans les grandes villes comme New York, Chicago, Toronto et Montréal. Souvent situés dans les quartiers mal famés, ils ont pour clientèle des individus à l'allure louche ou vivant, à tort ou à raison, en marge de la société. Les salons de tatouage, à l'instar des tavernes et des salles de billard, offrent une scène pour qui veut afficher ses aventures et ses exploits pour épater la galerie. À l'époque, les tatoueurs américains développent leur propre insigne. Les motifs de leur cru, amalgamés sous l'appellation *traditional*, exhibent les marques nationalistes et patriotiques qui font foi de l'attachement partisan au pays. Ils en font bientôt commerce avec l'amélioration des techniques et du matériel comme le *flash*, dessin conçu à l'avance et reproductible sur demande. Le tatouage fait tache d'huile dans les rangs de la classe ouvrière, encline à proclamer son patriotisme, et par conséquent n'est plus seulement l'affaire des « mauvais garçons ».

1.4 L'ÈRE REBELLE (DE 1950 À 1970)

Après la Seconde Guerre mondiale, à l'aube des années 1950, le tatouage est utilisé par ceux qui sont qualifiés de socialement déviants, enclins à afficher ouvertement leur mécontentement à l'égard de la société américaine et de ses dirigeants. Ils n'éprouvent aucune faute à faire leurs les tatouages utilisés jadis pour identifier les prisonniers et les délinquants au banc de la société. En effet, ces derniers étaient marqués au fer rouge pour pouvoir les distinguer des honnêtes citoyens respectueux de l'ordre social. Le tatouage devient ainsi signe de rébellion. En bref, « les formules privilégiées traduisent le retournement symbolique du sort en souveraineté personnelle. De victime, le détenu se pose en créateur de son existence, il manifeste sa marginalité comme étant une souveraineté personnelle » (Le Breton, 2002, p. 45). Les prisonniers français et anglais se tatouaient des lignes pointillées autour du cou avec l'écriture « couper ici » pour se moquer du contrôle que l'institution carcérale avait sur leur vie (Atkinson, 2006, p. 39). Le tatouage des prisons se répand dans la rue et est associé à la criminalité. Les groupes criminalisés — les clubs de motards, par exemple — ne se font pas faute d'afficher des tatouages, en prison la plupart du temps. Les tatouages exhibés en prison sont facilement reconnaissables du fait qu'ils sont composés de simples lignes de couleur bleue ou noire, l'encre utilisée provenant des stylos à bille. La pratique du tatouage est vue à l'époque d'un mauvais œil puisqu'elle est l'apanage des criminels qui n'ont pas froid aux yeux en affichant ainsi leur statut à l'échelle individuelle.

1.5 L'ÈRE *NEW AGE* (DE 1970 À 1990)

La fin du XX^e siècle voit naître, principalement dans les sociétés occidentales, l'ère *New Age* durant laquelle se forme une nouvelle perception du corps. En effet, celui-ci

devient le fer de lance de l'identité des individus. En d'autres termes, tout un chacun cherche à concevoir sa personne de son propre chef, notamment en modelant son corps à sa guise. Sur le coup, les artistes tatoueurs entrent dans la danse pour parer le corps des marques susceptibles de donner la touche d'originalité requise afin d'afficher sa différence.

La pratique du tatouage s'étend et manifeste de nouvelles aspirations. Les valeurs conservatrices de l'époque sont mises en cause par les mouvements contestataires vecteurs de changement social. Le tatouage devient dans la foulée sujet à un choix personnel pour pouvoir manifester son identité et les qualités que chacun se reconnaît à l'échelle individuelle.

Les femmes vont, plus particulièrement, recourir au tatouage dans l'intention de se réapproprier leur corps sous le coup de cette manifestation symbolique. La poitrine devient la partie du corps féminin privilégiée pour exhiber — grâce à une marque distinctive — une indépendance sexuelle revendiquée haut et fort. Sur le sujet, Atkinson note que cette tendance chez les femmes a largement contribué à neutraliser la mauvaise réputation associée depuis des lustres au tatouage qui, grâce à elles, n'est plus le signe distinctif des criminels, des marins et des motards (Atkinson, 2006). Sous leur influence, les motifs se raffinent et les femmes viennent infléchir les comportements présents dans les salons de tatouage. Les règles deviennent strictes dans leurs murs pour ce qui a trait à l'hygiène, aux techniques mobilisées et aux matériaux utilisés. Les tatoueurs se font artistes et ouverts aux demandes des clientes comme des clients par ricochet.

1.6 L'ÈRE « SUPERMARCHÉ » (DE 1990 À AUJOURD'HUI)

Depuis les années 1990, force est de constater un grand engouement pour le tatouage. De nouveaux studios ont ouvert leurs portes et ont pignon sur rue dans des quartiers branchés et fréquentés par les étudiants et les jeunes professionnels. L'accroissement et la diversification de leurs clientèles amènent les artistes tatoueurs à répondre à leurs demandes et à leurs préférences en créant des motifs générateurs de styles et de tendances continuellement renouvelés. Les tatouages deviennent de la sorte des objets de consommation susceptibles de satisfaire les besoins individuels. Les tatoueurs artisans doivent se plier à la demande et recourent, pour ce faire, à des matériaux variés et perfectionnés. Les goûts et préférences en la matière se composent au gré des tendances répercutées par les réseaux sociaux producteurs de forums grâce auxquels se forment par ricochet des communautés d'adeptes enclins à échanger sur ces sujets. La tendance au culte de l'image inclut le tatouage comme un des multiples attributs susceptibles d'aider l'individu à peaufiner son identité.

Bref, le tatouage devient de nos jours un marqueur d'identité auquel les individus, ou plus exactement certains individus, recourent pour pouvoir exprimer leur personnalité et les qualités qu'ils se reconnaissent. En effet, ils font appel à ce moyen pour pouvoir concevoir eux-mêmes la personne qu'ils sont ou qu'ils veulent être en la représentant par des motifs tatoués sur leur propre corps et qu'ils affichent au besoin.

1.7 LE TATOUAGE SOUS L'OPTIQUE SOCIOLOGIQUE : LA NOTION D'IDENTITÉ

À la lumière de cette brève généalogie historique, il importe à présent d'envisager les marques associées de près ou de loin au tatouage en termes sociologiques. À cette fin, il paraît utile ici de mettre d'abord en jeu la notion d'identité développée en sociologie.

Sous cette optique, l'identité se conçoit selon les caractéristiques et les attributs grâce auxquels un individu ou un groupe se perçoit en tant qu'entité spécifique pour lui-même et pour les autres (Castra, 2017). En bref, l'identité se forme en vertu du jeu croisé des qualités que se reconnaît l'individu lui-même et celles déterminées par diverses instances sociales qu'il endosse consciemment ou non. L'identité, on le constate, se compose paradoxalement puisque l'individu se perçoit comme unique, singulier, tout en se reconnaissant solidaire du groupe vis-à-vis duquel il s'identifie. En d'autres termes, « le paradoxe est donc dans le fait que l'identité définit ce qui fait la singularité de quelqu'un par rapport à quelqu'un d'autre : l'identité c'est la différence. Mais en même temps, l'identité cherche à définir le point commun : l'identité, c'est l'appartenance commune. Le paradoxe de l'identité est que ce qu'il y a d'unique est ce qui est partagé » (Dubar, 2008).

Sur cette base, Claude Dubar envisage l'identité sous deux chefs différents : l'identité pour soi et l'identité pour autrui. Sur le plan théorique, *l'identité pour soi* correspond à l'image construite et revendiquée par soi-même. Cette identité est héritée et intériorisée, tandis que *l'identité pour autrui*, on le devine, a trait à l'image attribuée par les autres. C'est l'image reçue par autrui et qui guide les interactions et le rapport entre les protagonistes d'une relation.

S'il convient, en théorie, de distinguer l'identité sous ces deux aspects, il importe de reconnaître qu'elles concordent en réalité sans toutefois être continuellement en phase. En effet, dans certaines conditions, l'individu peut enfreindre ou s'opposer à l'identité dont le dote autrui dans son interaction avec lui. La tendance s'est accentuée avec la modernité qui, pour nombre de sociologues, a contribué à éroder les formes identitaires

communautaires, fondées sur de puissants sentiments d'appartenance collective transmis de génération en génération, au profit de formes identitaires dites sociétares conçues en théorie comme identités multiples, variables, éphémères, auxquelles les individus adhèrent pour des périodes limitées et qui fournissent des ressources d'identification qu'ils gèrent de manière diverse et provisoire. Selon Dubar, la crise des identités observable de nos jours s'expliquerait à la lumière de cet effritement en vertu duquel, à l'échelle individuelle, l'identité pour soi primerait sur l'identité pour autrui.

1.8 L'INDIVIDUALISATION

Or, force est d'admettre que l'identité à l'œuvre de nos jours se forme en vertu de l'« individualisation de la vie en société » constatée par de nombreux auteurs en sociologie. Le tatouage représente sous ce chef le moyen requis pour remédier à la « décomposition et à l'abandon des modes de vie de la société industrielle (classe, strate, rôle sexué, famille) » par ceux sur la base desquels « les individus construisent, articulent et mettent en scène leur propre trajectoire individuelle » (Beck, 2001, p. 283) à la lumière de leur expérience de la vie sociale.

En d'autres termes, les parcours biographiques des individus en société « deviennent "autoréflexifs"; ce qui était le produit de déterminations sociales devient objet de choix et d'élaboration personnelle » (*ibid.*, p. 290). Sur la lancée, « il faut développer, pour les besoins de sa propre survie, une image du monde centrée sur le moi, qui renverse en quelque sorte le rapport entre le moi et la société, et l'adapte aux objectifs de l'organisation individuelle de l'existence » (*ibid.*, p. 291).

Aux yeux de Beck, les ratés des vecteurs de socialisation que représentent notamment la famille et la classe sociale contribuent largement à rendre aujourd'hui

l'individu responsable de sa vie en société à son échelle et sous son propre chef. De nos jours, les valeurs et les normes ne parviennent plus à être la règle en société et, faute d'un régime normatif commun, chaque individu se voit donc conséquemment obligé de « bricoler » son programme de vie aux couleurs de sa propre individualité. Autrement dit, il est désormais contraint de souscrire à l'injonction d'« agir de soi-même » en mobilisant d'office sa réflexion afin d'établir son individualité face à la gamme des choix qu'il doit régulièrement faire.

L'érosion des religions et des traditions, l'éclatement de la famille, la flexibilité du travail et la fragmentation de la culture ont rendu caducs les modes de vie qui, jadis, se sont tour à tour imposés à l'échelle de la société et à chacun de ses membres. La vie individuelle s'axe dorénavant sur l'*ego* (Kaufmann, 2001) et, par ricochet, revêt, comme la société, des formes à géométrie variable. En effet, l'individu n'est désormais plus imbibé par les règles sociales induites sous la pression de la socialisation et peut de ce fait ménager lui-même ses motivations pour agir.

La sociologie regorge à cet égard d'études qui scrutent la vie quotidienne dans l'intention de débusquer en acte la « démocratisation de la vie individuelle » en vertu de laquelle « l'individu choisit sa vérité, sa morale, ses liens sociaux et son identité » (Kaufmann, 2001, p. 112). La vie des individus se forge au gré d'une série d'épreuves (Martuccelli, 2006) qui forment leur personnalité, leur identité et leur position sociale à la lumière de leurs expériences subjectives dont la singularité naît de leur compréhension de soi et de leur propre intelligence de la société.

Le relâchement des instances et des médiations collectives, pour ne pas dire sociales, a apparemment généré une « distance subjective » (Dubet, 1994, p. 96) propice à

l'individualité. En effet, le déclin de la normativité a immanquablement jeté du lest entre l'individu et la société, le forçant à se reconnaître en et pour lui-même, et l'obligeant à créer sa vie afin que celle-ci ait la touche d'une élection personnelle qui aujourd'hui vaut sésame.

1.9 LE BRICOLAGE IDENTITAIRE

Aux yeux de David Le Breton, le tatouage correspond dans cette voie à une espèce de bricolage identitaire conforme à cette « distance subjective » en vertu de laquelle il est possible pour quiconque de créer sa vie et sa personne. Selon lui, « la souveraineté personnelle est certes limitée, bornée par l'ambiance du temps, la condition sociale et culturelle, l'histoire propre, mais l'individu a l'impression, lui, de se mettre au monde, de décider de sa condition » (Le Breton, 2002, p. 15). Le corps devient dès lors le lieu de prédilection de cette souveraineté du sujet puisqu'il incarne la matière première de son rapport au monde. En effet, « le corps en tant qu'il incarne l'homme est la marque de l'individu, sa frontière, la butée en quelque sorte qui le distingue des autres » (*ibid.*, p. 16).

Le corps peut être dorénavant modifié afin de permettre à l'individu de librement déterminer l'identité de son choix, laquelle — provisoirement acceptable — peut être rectifiée au besoin. La chirurgie plastique, l'absorption d'hormones, les régimes alimentaires et l'entraînement physique représentent les ressources requises pour modeler de diverses façons son apparence physique. Le « souci de soi », amalgamé à la maîtrise corporelle, a largement contribué à la diffusion du tatouage sous ce chef du fait que toute marque sur la peau permet « d'afficher l'indépendance de l'individu face au social, sa volonté claire de faire de lui ce qu'il entend » (*ibid.*, p. 19). Le tatouage devient

dans cette perspective le moyen d'enrichir sa personne par soi-même. Il fait office de *pouvoir*, utile à l'individu pour, par exemple, exhiber des identités neutralisées ou réprimées en société. Élise Muller note à ce sujet que bon nombre de citoyens recourent aux marques corporelles pour afficher ostensiblement les signes de cultures reléguées aux oubliettes volontairement ou non. Selon elle, « dans ce type de motivation, se sont notamment les valeurs fixées par ses racines qui sont affichées. Il s'agit de se donner une dignité, de s'affirmer comme individu multiple, de renforcer son identité en se livrant à un bricolage culturel » (Muller, 2013, p. 74). Bref, en se tatouant divers motifs sur le corps, l'individu crée par lui-même l'identité grâce à laquelle il « doit se trouver, se dévoiler en même temps [...] On essaie de dévoiler un peuple en même temps qu'on essaie de se connaître soi-même [...] Lorsqu'on est issu d'une multiplicité évidente, il est parfois difficile de se trouver soi » (*ibid.*, p. 73). En d'autres termes, le tatouage, lorsqu'il est identitaire, se révèle utile pour afficher ses origines pour soi et pour les autres. Le tatouage permet, plus largement, d'afficher les qualités que l'individu associe à sa personne, au fil des marques et des motifs imprimés à dessein sur son propre corps.

1.10 LA MISE EN SCÈNE DE SOI ET LE REGARD D'AUTRUI

Il est tentant, à ce propos, de revenir à l'ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne*, dans lequel Erving Goffman conçoit les interactions sociales par analogie avec le théâtre. Sous cette optique, le tatouage peut être ici considéré comme un costume, utile pour se représenter en vertu des traits afférents au personnage que l'on croit ou veut être dans le jeu social. Sans être immédiatement apparent, le motif tatoué peut être, au moment opportun, délibérément et astucieusement exhibé afin de tenir ce rôle. Il peut, en d'autres occasions, être sciemment dissimulé pour, au contraire, éviter

de le jouer et en tenir un autre sans avoir besoin d'exposer — en partie ou en totalité — les marques sur son corps. Chez Goffman, le tatouage est associé dans cette veine à ce qu'il nomme la « façade ». Ce terme désigne les « accessoires » utiles à l'acteur pour interpréter son rôle et renforcer son jeu et englobent dans son esprit le décor, le mobilier, les vêtements et plus largement les moyens de s'exprimer. Sous l'égide de l'interactionnisme symbolique, le tatouage se répercute sur l'apparence de qui l'exhibe, le porteur d'encre, pour reprendre l'expression consacrée, et par ricochet sur la perception d'autrui, à savoir les vis-à-vis avec lesquels il interagit. Les études sur le sujet montrent en effet que le tatouage colore sensiblement la perception de soi ainsi que celle des autres au point d'avoir un pouvoir d'inflexion sur les interactions. Elles démontrent, preuves à l'appui, que le tiers des individus tatoués se sentent plus *sexy*, 25 % plus rebelles, 21 % plus attirants ou plus forts et 16 % plus spirituels, par rapport à une minorité d'individus (3 %) qui déclare des impressions contraires (Kluger, 2015, p. 417). Il apparaît conséquemment que le tatouage a force d'inflexion sur les comportements individuels susceptibles de se répercuter sur les interactions sociales. Inversement, le tatouage, certains motifs tout au moins, peuvent porter préjudice à leurs porteurs. Une récente étude réalisée dans les dix plus grandes villes des États-Unis indique qu'ils peuvent être identifiés à une attitude « déviante » (Kluger, 2015, p. 418), notamment quand il s'agit de femmes arborant des tatouages dérogeant aux normes ambiantes.

Force est donc d'admettre, avec Goffman, que le tatouage donne la touche grâce à laquelle il devient possible pour chacun de se reconnaître comme distinct des autres en vertu du sens conféré à ses marques corporelles selon les circonstances. Dans cette voie, le tatouage devient en quelque sorte la cheville ouvrière « d'une complexe quête de soi

[puisque], dans certains cas, les significations d'un tatouage se trouvent un peu bricolées après coup» (Muller, 2013, p. 84). Bref, les motifs corporels doivent *faire sens* selon les circonstances ou, pour reprendre le vocabulaire goffmanien, à la lumière du jeu social dans lequel s'investit la personne tatouée, car « sans sens [l'individu] s'expose au risque de se voir accusé de "pêché" de superficialité... » (*Ibid.*, p. 84). Le tatouage devient le fer de lance de la mise en scène du corps qui a force impact sur le « regard des autres transformé en une appropriation pour soi-même » (Cipriani-Crauste, 2008, p. 72). La répercussion du regard d'autrui sur soi rappelle à certains égards la thèse de Simmel pour qui elle s'est accentuée depuis la création du transport en commun congruent à l'accroissement de la superficie des villes. Selon lui, dans ce contexte, la vue surpasse l'ouïe et accentue l'importance du *look* dans les villes et, par ricochet, force les citadins — les jeunes surtout — à sortir de l'anonymat en soignant leur allure afin de refléter l'apparence qu'ils veulent se donner délibérément sous le signe de l'originalité, de l'audace et de la volonté ferme d'échapper au conformisme ambiant. Ils n'en restent pas moins sujets puisque vouloir concevoir son allure par soi-même selon ses propres goûts et préférences devient une tendance qui s'impose à l'échelle sociale, faisant dire à un commentateur de Simmel que « ce n'est qu'en communication avec l'environnement social qu'on apprend à situer les alternatives de notre agir expressif sur l'échelle du bon goût. Et c'est en communication de socialisation successive (nos parents d'abord, l'école ensuite, les amis et les connaissances, etc.) que se développent en permanence nos choix et donc notre "goût personnel" » (Vandekerckhove, 2005, p. 27).

1.11 L'INFLUENCE DES MÉDIAS

La propension à vouloir se concevoir par soi-même, associée en sociologie à l'individualisation, est certainement infléchie par le pouvoir des médias élargis aux réseaux sociaux. En effet, les médias proposent des modèles à suivre et contribuent à l'expansion des tendances. L'individu se trouve alors constamment sollicité et doit choisir les éléments symboliques qui vont être le reflet de sa « vraie » personne. Déjà en 1980, Philippe Dubé, professeur d'histoire à l'Université Laval, soulignait le rôle joué par ces instances sociales dans la popularité du tatouage. À l'époque, selon lui, « la vitalité du tatouage commercial est grandissante. Cela s'explique difficilement sinon que la renaissance dans la mode en fait un objet de désir dont les médias moussent épisodiquement les attraits » (Dubé, 1980, p. 109). En bref, les médias contribuent à la « banalisation du tatouage » en le mettant au jour. Sous leur égide, « les marques cutanées sont dorénavant valorisées. Les magazines n'hésitent pas à mettre en avant les tatouages des vedettes du moment présent, les présentant comme des individus “à part”, des personnalités remarquables. Leurs marques corporelles sont alors copiées par leurs fans. C'est en grande partie ainsi, sans doute, que les styles se répandent, en étant montrés par les médias » (Muller, 2013, p. 45).

Les motifs arborés par les vedettes de l'heure, artistes ou sportifs, font tache d'huile par l'entremise des médias amplifiés par les réseaux sociaux. Depuis peu, des revues comme *Tattoo Savage*, *Tattoo Flash* et *International Tattoo Art* (Atkinson, 2006, p. 63) offrent aux amateurs de tatouage une vitrine grâce à laquelle ils peuvent exposer leurs corps tatoués et témoigner de leurs expériences. Quant à *Skin and Ink*, autre revue du genre, elle ne se fait pas faute d'ériger le tatouage en forme d'art repérable aux quatre

coins de la planète à la lumière de nombre de reportages destinés à faire connaître ses racines ancestrales.

La télévision a également contribué au regain de popularité du tatouage. La télé-réalité *Miami Ink* (2005 à 2008) a fait fortune en montrant des artistes tatoueurs à l'œuvre et leurs clients désireux de témoigner de leurs expériences comme d'anciens soldats pour qui l'effigie du drapeau américain illustre leur haut fait d'armes. Des survivants du cancer sont enclins à se faire tatouer un motif pour rappeler qu'ils ont su vaincre la maladie. Les vedettes de l'heure y participent également afin de se livrer à l'exercice leur permettant de gagner une identité qui leur est propre.

Le tatouage devient ainsi un accessoire utile pour se concevoir par soi-même. Sur le coup, le corps « occupe le devant de la scène plus que jamais, sous la pression des médias » (Cipriani-Crauste, 2008, p. 17). Les médias et les réseaux sociaux deviennent de nos jours les ressorts de cette capacité individuelle à agir sur soi, mais en fonction du pouvoir de ces nouvelles instances sociales. Dans ce contexte, le tatouage fait office « d'indicateur de l'état du phénomène car il offre l'opportunité de pressentir l'étendue de ses ramifications dans le tissu social » (*ibid.*, p. 31). Il se conçoit, pour certains, sous les deux principaux modes de visibilité que représentent les visibilités *anecdotique* et *contrôlée*. Sous le premier chef, le tatouage affiché notamment par les membres de groupes de musique ou des sportifs professionnels est involontaire ou fortuit. À l'inverse, la visibilité contrôlée est, quant à elle, volontaire et planifiée, donc délibérée, à l'instar des motifs issus du cinéma, des musées ou autres instances. Que sa visibilité soit anecdotique ou contrôlée, le tatouage, plus populaire que jamais, fait foi de cette

volonté de se concevoir par soi-même associée à l'individualisation à l'œuvre à l'échelle sociale.

1.12 LE TATOUAGE COMME PRODUIT DE CONSOMMATION

Le tatouage permet aux individus de chercher à se concevoir par eux-mêmes en pensant agir de leur propre chef tout en étant déterminés par diverses instances sociales comme les médias, par exemple. Sur le plan théorique, la tendance peut être envisagée à la lumière des considérations développées par Zygmunt Bauman selon lesquelles les individus, membres de sociétés en continuel changement, deviennent des marchandises sujettes à exhibition. En toute hypothèse, se tatouer la peau répond au « besoin d'exhibition du "moi-intérieur", et la volonté de le satisfaire, qui sont des manifestations d'un besoin/addiction » (Bauman, 2008, p. 11) en vigueur dans une société actuelle devenue « liquide » puisque, à ses yeux, « les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines » (Bauman, 2006, p. 7). Sous leur égide, l'individu doit mobiliser ses ressources et ses pouvoirs pour conserver son identité et sa valeur personnelles à la manière d'une marchandise qui circule dans le marché. Il est contraint de les former à sa guise sur le coup d'une responsabilité qui désormais lui incombe afin d'échapper à l'anonymat, certes, mais également pour trouver sa raison d'être. Sous cette pression, amplifiée par les médias, étendus aux réseaux sociaux, le tatouage devient un moyen utile pour composer les traits en vertu desquels se forme sa propre individualité susceptible de changer à la vitesse de l'éclair. Dans cette perspective, le tatouage se conforme parfaitement à « l'instabilité des désirs et l'instabilité des besoins, couplées à la proportion qu'elles entraînent à la consommation et à la mise au rebut instantanées

des objets [et qui] s'accordent bien avec le nouveau cadre liquide dans lequel les activités de vie ont été inscrites » (Bauman, 2008, p. 46). Selon nous, voilà une piste à suivre pour pouvoir expliquer le tatouage sous l'optique sociologique. En effet, l'individualisation en acte se manifeste ici en vertu du bricolage identitaire dont font foi les marques appliquées sur le corps. Les tatouages se révèlent les moyens parfaits pour se concevoir par soi-même, indépendamment des contraintes auxquelles est sujet l'individu. Ils font office d'artifices utiles pour pouvoir se « mettre en scène », selon l'expression goffmanienne, en affichant sans fard sa propre personnalité. Or, paradoxalement, sous leur influence, les médias, instances sociales par excellence, viennent néanmoins infléchir ce « besoin d'exhibition de son propre moi » et cette tendance à vouloir agir de son propre chef. Le tatouage devient ainsi objet de consommation contraire à cette propension à vouloir créer sa personne, son individualité, indépendamment de toute pression sociale. Ce paradoxe fera l'objet de l'analyse exposée plus loin.

CHAPITRE 2

L'ÉTUDE DU TATOUAGE SUR LE PLAN MÉTHODOLOGIQUE

Sur le plan méthodologique, le présent mémoire s'appuie sur la théorie ancrée (Glaser, Strauss, 2010) que Luckerhoff et Guillemette (2012) préfèrent nommer théorisation enracinée fondée sur la démarche inductive grâce à laquelle la « découverte initiale et systématique de la théorie [se forme] à partir des données de recherche » (Glaser, Strauss, 2010, p. 86). En bref, l'analyse exposée plus loin prend corps, non pas à la lumière d'une théorie déjà élaborée, mais en vertu d'« une stratégie efficace [qui] consiste, dans un premier temps, à négliger momentanément la littérature scientifique du domaine étudié afin d'être certain que l'élaboration des catégories n'est pas contaminée par des concepts scientifiques à d'autres domaines, les similitudes et les convergences avec la littérature peuvent être établies une fois que le noyau analytique des catégories a émergé » (*ibid.*, p. 129). La théorie ancrée ne correspond nullement à une démarche rectiligne. Elle s'effectue de manière itérative selon les opérations que sont la codification, la catégorisation, la mise en relation, l'intégration, la modélisation et la théorisation. Elles sont mises en œuvre au fil de l'analyse, et l'« on peut certes construire de l'ordre, mais au moment de le faire il est difficile d'avoir des étapes qu'on peut délimiter, qui sont successives, qui sont bien identifiables... » (Ramos, 2015, p. 16).

Au chapitre de la collecte des données, l'entrevue semi-dirigée est la méthode privilégiée du fait qu'elle « permet au chercheur de confronter sa perception de la “signification” attribuée aux faits par les sujets à celle que les sujets expriment eux-mêmes » et, de ce fait, « la technique de l'entrevue se révèle nécessaire quand il s'agit de recueillir des données valides sur les croyances, les opinions et les idées des sujets »

(Lessard-Hébert, Goyette, Boutin, 1996, p. 105). Sous ce chef, l'entrevue au programme ici prend la forme de l'entretien compréhensif au moyen de laquelle les motivations sous-jacentes au tatouage s'éclairent à la lumière du sens donné à ces marques corporelles par les individus qui ont bien voulu collaborer à la présente enquête. Il appert par conséquent que l'entrevue n'est pas seulement conduite par le chercheur « dans l'unique optique de recueillir des représentations [mais aussi en vue de s'adresser] à un informateur, susceptible de lui exposer ses raisons concernant ses représentations » (Fugier, 2010, p. 3) afin de pouvoir connaître son point de vue devant être élaboré ensuite en théorie.

2.1 LE RECRUTEMENT DES CANDIDATS

À cette fin, il a d'abord fallu cibler des individus tatoués pour les besoins des entrevues au menu. Les sujets de l'enquête, pour des raisons évidentes, devaient porter des tatouages ou avoir de larges surfaces de peau tatouées. Le recrutement s'est donc opéré selon la méthode « boule de neige » que le méthodologue Alvaro Pirès (1997) conçoit comme une manière de composer l'échantillon par homogénéisation, nommée également échantillonnage par réseau, selon laquelle « c'est le principe de la diversification interne qui s'applique : il s'agit de prendre des informateurs les plus divers possible dans un groupe afin de maximaliser l'étude extensive du groupe choisi » (Pirès, 1997, p. 159). Sous cette perspective, il s'est d'abord agi ici de recruter de premiers sujets chez lesquels se manifestait la prédilection du tatouage en les priant d'identifier un participant susceptible de se prêter au jeu du fait qu'il correspondait aux qualités qui leur étaient associées pour les besoins de l'enquête. Les indications de personnes de connaissance se sont révélées utiles pour faire appel aux éventuels candidats à

l'entrevue. Ils ont été rejoints par téléphone ou par courriel suivant leur recommandation. Il a été demandé à chacun de bien vouloir citer d'autres personnes susceptibles d'être sollicitées à cette même fin.

Les candidats ciblés sont dans la trentaine, occupent différents métiers et professions représentant différents milieux socio-économiques.

TABLEAU 1
DESCRIPTION RAPIDE DES PARTICIPANTS À L'ENQUÊTE

Nom	Âge	Profession
Rose	33 ans	Professeure de psychologie
Maria	33 ans	Criminologue
Normand	39 ans	Superviseur de production
Dan	37 ans	Tatoueur
Emmanuel	34 ans	Commerçant
Éric	36 ans	Directeur de fabrication
Dominic	35 ans	Entrepreneur
Ernesto	32 ans	Plombier
Michel	32 ans	Électricien
Marc	39 ans	Préposé à l'entretien

2.2 LES CANDIDATS CIBLES PAR L'ENQUETE

À ce stade, il est opportun de présenter les sujets de l'enquête afin de connaître les qualités qu'on leur reconnaît pour rendre compte de la propension au tatouage. En effet, à la lumière des traits jugés ici pertinents, il est possible de concevoir le nombre limité de candidats en un échantillon représentatif en termes sociologiques selon les qualités qu'on va maintenant énumérer.

Rose a 33 ans et enseigne la psychologie au niveau collégial. Elle est également chargée de cours à l'université et met une dernière main à son doctorat en éducation. Née au Québec, de parents originaires d'Égypte, Rose vit seule et n'a pas d'enfant. Elle a commencé à se faire tatouer adolescente et a continué de le faire par la suite en avançant en âge. Elle affiche des tatouages, visibles, sur les pieds et les doigts, mais ils occupent aussi une large superficie de son dos. Sa prédilection pour le tatouage s'est toutefois estompée au fil du temps car elle trouve que, de nos jours, se tatouer est chose courante et s'impose comme une norme sociale. Selon ses propres mots, le tatouage « a perdu de son intérêt du fait que c'est normatif maintenant; l'idée que tout le monde a ça maintenant, ce n'est plus une façon de se différencier. Donc, c'est moins attirant pour moi le tatouage, de se faire tatouer ».

Maria, pour sa part, a 33 ans et est criminologue de formation. Elle a été au service de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) et bénéficie actuellement d'un congé de maternité. Née au Québec, sa mère est Québécoise tandis que son père est Italien de naissance. Maria vit en couple et est mère de deux jeunes enfants. Maria a pris goût au tatouage sous le coup de la « mode » pendant son adolescence et de l'impulsivité propre à cet âge, en avouant ne pas avoir suffisamment réfléchi avant de passer à l'acte. Elle ne se fait pas faute de reconnaître que « c'était comme, plus la mode, je voulais suivre, c'était quelque chose que les jeunes faisaient. C'était encore inédit mais je voulais le faire car c'était la mode. Quelque chose de *in* ». Aujourd'hui, Maria dit regretter certains de ses tatouages.

Normand, 39 ans, est superviseur de production dans une entreprise de produits chimiques. Il détient un diplôme d'études professionnelles et a principalement travaillé

en milieu industriel durant une vingtaine d'années. Normand est né au Québec, vit en couple et n'a pas d'enfant. Il avoue sans fard « aimer les tatouages ». Voilà pourquoi son corps est tatoué sur sa presque totalité, environ 80 % de sa superficie. Il s'est prêté au jeu dès l'adolescence sans relâche depuis et, pour lui, le tatouage correspond à la puissance et à l'endurance génératrices du sentiment d'invulnérabilité. Selon lui, « c'est comme avoir une armure, oui c'est ça, quand je me fais tatouer, c'est comme gagner mon armure. Mon but c'est d'atteindre mon *full body armour*, justement.»

Quant à Dan, 37 ans, il s'identifie comme un artiste tatoueur parallèlement à son emploi en usine à titre de journalier. Après des études en arts, faute de trouver un emploi dans son domaine, il s'est résolu à travailler dans l'industrie. Le tatouage représente pour lui un second revenu, indispensable pour résoudre les tensions budgétaires auxquelles il fait face, et une façon d'exercer sa passion pour l'art. Dan est né au Québec et ses parents sont d'origine asiatique, est en couple et père de deux enfants en bas âge. Ses trois frères aînés, membres de gangs de rue, ne se faisaient pas faute d'être tatoués et cela a joué d'influence sur lui : « Dans le temps, les *tattoos* s'était des affaires de gang [...] J'ai commencé [à me faire tatouer] parce que mes frères étaient tatoués. Je cherchais comme un lien d'appartenance, genre. Comme un lien de gang ».

Âgé de 34 ans, Emmanuel est commerçant et travaille dans un bureau. Il possède un baccalauréat en commerce. Né au Québec, d'origine haïtienne, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Emmanuel voue une prédilection esthétique au tatouage. Il s'est fait tatouer pour la première fois à un âge avancé, 30 ans, contrairement à d'autres pour qui le tatouage a trouvé son fait durant l'adolescence. Il déclare à ce sujet que « bon, moi, personnellement, c'est quelque chose que je trouve beau. L'art beaucoup plus que la

signification, en ce qui me concerne. Donc c'est ça qui m'a motivé [...] C'est quelque chose que je voulais. »

Éric, 36 ans, directeur de fabrication dans une fabrique de composantes de métal, fort d'un diplôme d'études professionnelles en usinage, travaille depuis 15 ans en milieu industriel. Il est Québécois, forme un couple et n'a pas d'enfant. Le tatouage remonte à ses 17 ans et ses tatouages occupent déjà la majeure partie de son corps; il entend prochainement le recouvrir complètement pour afficher son anticonformisme sans le montrer de manière ostensible du fait qu'il se « considère littéralement comme un rebelle contre cette société-là. Je considère que mes tatouages... quelqu'un qui les voit de même s'en rendra pas compte, mais pour moi c'est un *stand against* la société ».

Dominic, 35 ans, est devenu entrepreneur sans faire d'études postsecondaires faute d'intérêt. Il a néanmoins fondé sa propre compagnie devenue sous-traitante pour Québecor. Québécois, il vit en couple et a un enfant sous sa responsabilité. À ses yeux, le tatouage a une valeur esthétique susceptible de lui donner un « style », influencé pour cela par la musique et les films. « Au début, avoue-t-il, c'était pour le style, plus pour l'esthétique. Quand je voyais des *tattoos*, dans les vidéoclips de rap, dans les films, je trouvais que ça faisait style, c'était comme des *role models* pour moi. »

Ernesto a 32 ans et est plombier, détenteur d'un diplôme d'études professionnelles dans le domaine. Ernesto est né en Argentine et a immigré au Canada à l'âge de dix ans. Il vit avec sa mère et n'a pas d'enfant. Selon lui, le tatouage l'aide à mieux apprécier son corps : « une des raisons pour lesquelles je me suis fait tatouer partout sur mon corps, c'est que moi j'ai toujours été gros. Pis, j'avais beaucoup de vergetures. Mes vergetures

étaient rouges et ça les rendait extrêmement voyantes. Ça, c'est une des raisons pour lesquelles je me faisais tatouer partout mon corps. »

Quant à Michel, 32 ans et électricien de métier, également détenteur d'un diplôme d'études professionnelles, il est à l'emploi du Canadien National en tant qu'électricien de train. D'origine portugaise, Michel est né au Québec. Il vit en couple et sera prochainement père d'un premier enfant. Le tatouage fait office pour lui de moyen utile pour se remémorer les événements marquants de sa vie à l'instar du « tatouage de l'équipe de soccer nationale portugaise. Je me suis fait tatouer ça pour commémorer la victoire qu'ils ont réalisée en 2016. »

Finalement, Marc, 39 ans, est préposé à l'entretien dans un hôpital après avoir travaillé en usine pendant une bonne partie de sa vie active. À la fermeture de l'usine, il a été contraint de se recycler. Marc est Québécois, récemment séparé, vit seul et n'a pas d'enfant. Marc considère le tatouage comme une marque de jeunesse et, à la suite d'une rupture amoureuse, vécue voilà longtemps, il a décidé de se faire tatouer pour se donner le *look* jeune en reconnaissant sans hésiter : « quand je me fais tatouer, je me sens différent. Je me sens plus jeune. C'est comme si j'étais le vieux des jeunes ».

L'échantillon se compose donc de dix personnes, majoritairement des hommes, puisqu'il ne compte que deux femmes. Ils affichent des niveaux de scolarité qui oscillent entre le diplôme d'études professionnelles et le diplôme universitaire de deuxième ou troisième cycle. La majorité des individus qui ont bien voulu collaborer à l'enquête se sont fait tatouer pour la première fois durant l'adolescence et ont répété l'expérience par la suite. Ils connaissent pour la plupart « le milieu du tatouage » et, adeptes, ont été

témoins de son évolution au fil du temps. Outre cette prédilection, ils n'affichent pas de préférences et de goûts identiques en matière de culture.

2.3 LE DEROULEMENT DES ENTREVUES

Chaque candidat a d'abord été contacté par courriel ou par téléphone et a été invité à déterminer le moment, l'endroit et les conditions de l'entrevue. Il leur a été proposé de la réaliser à la maison ou, si besoin était, chez l'intervieweur ou dans un endroit public comme un café. Si la majorité a opté pour l'une des deux premières éventualités, la vidéoconférence *via* Skype a été utilisée dans certains cas tandis que personne n'a voulu l'accorder dans un lieu public. La longueur des entrevues s'étend en moyenne sur une quarantaine de minutes, mais pour certaines au-delà d'une heure. Les entrevues se sont déroulées sans anicroche.

Dans ce cadre, dès les premiers moments, l'objet de l'étude a été précisément explicité. Il a été ensuite demandé aux interviewés de se présenter en ayant soin d'indiquer leur âge, leur niveau de scolarité, leur profession ainsi que leur situation familiale et sociale. Sur l'élan, ils devaient relater l'occasion ou les circonstances qui les ont amenés à se faire tatouer. Le regard des autres a été ensuite abordé dans l'intention de savoir comment ils l'interprètent dans la conception qu'ils se font d'eux-mêmes. Leurs positions à l'égard du tatouage ont également été abordées et cela avant de conclure sur l'éventualité pour eux de se faire tatouer de nouveaux motifs.

Nul besoin de souligner ici qu'il est délicat d'aborder le sujet du tatouage car il touche, de près ou de loin, à l'apparence physique et aux conceptions esthétiques propres à chacun et chacune. L'entrevue requiert pour la personne interrogée, dans certains cas, de se remémorer des souvenirs pas forcément agréables bien qu'ils soient

perceptibles sous forme de tatouages marqués sur le corps. La signification de ces marques corporelles peut dans ces conditions rester secrète du fait qu'elles relèvent de l'intime.

2.4 LA METHODE D'ANALYSE

Les entrevues, totalement transcrites sous forme de verbatim, ont fait l'objet d'une analyse par théorisation ancrée (Strauss et Corbin, 1990; Paillé et Mucchielli, 2003; Luckerhoff et Guillemette, 2012) élaborée de manière itérative selon les six procédés que sont la codification, la catégorisation, la mise en relation, l'intégration, la modélisation et la théorisation exécutées en phase avec la *grounded theory*.

La codification, qui est le point de départ de la théorisation ancrée, s'emploie à décrire par un ou plusieurs mots le contenu des données dans les termes mêmes qui leur donnent forme et leur sont fidèles. Or, il ne s'agit pas de reproduire la transcription intégrale de l'entretien, mais plutôt, de dégager les propriétés essentielles de l'objet d'analyse.

La catégorisation suppose un changement de statut en apportant l'analyse à un niveau conceptuel en interprétant de manière plus riche et plus englobante les phénomènes, les événements qui se dégagent des données recueillies. Cela consiste à jumeler le même extrait d'entrevue à une catégorie, définie par un terme susceptible de le décrire à un niveau plus élevé d'abstraction, puisqu'il exprime en partie l'interprétation qu'en donne l'analyste. L'analyste doit avoir soin ici de définir ce qu'il entend par cette catégorie en utilisant des mots qui laissent déjà poindre la « théorie » en passe de se former dans son esprit.

La mise en relation est l'opération par laquelle on effectue des comparaisons et où on met en relation les catégories jusqu'alors vues comme indépendantes les unes des autres. Ainsi, il s'agit de les systématiser et de les expliciter en cherchant à savoir si les liens établis entre les catégories sur le plan de la théorie naissante trouvent leur pendant au sein du corpus de l'entrevue, qui lui s'établit sur le registre pratique ou empirique.

La quatrième étape est celle de l'intégration, en vertu de laquelle l'objet apparaît sous sa forme définitive en étant borné par la théorie en voie de formation, qui se formule par ricochet avec vigueur et stabilité. Il est dorénavant possible de reproduire fidèlement la configuration des relations nouées entre les éléments de l'entrevue à la lumière des liens établis entre catégories et d'opérer ainsi la modélisation.

La modélisation correspond à la cinquième opération propre à donner corps à la théorisation capable en dernier lieu de représenter l'objet au moyen des modèles surgies de l'analyse. Elle requiert une analyse des éléments antécédents à la manifestation du phénomène, de même qu'une compréhension des conséquences résultantes en aval. Le processus unissant l'objet d'étude aux éléments précédents et subséquents, par lequel sont résolus les contradictions et blocages internes, forme le cœur de la modélisation.

La théorisation, étape ultime de l'analyse, vise quant à elle à envisager les omissions possibles au sein de la modélisation accomplie précédemment. Elle consiste à compléter l'analyse en générant de manière exhaustive une théorie rendue en termes scientifiques propre à la connaissance sociologique.

CHAPITRE 3

L'ANALYSE DU TATOUAGE À L'ÈRE DE L'INDIVIDUALISATION

L'analyse, on l'a mentionné au chapitre 1, envisage le tatouage comme le bricolage identitaire en vertu duquel se crée l'individualité propre à la volonté de se concevoir par soi-même et d'agir de son propre chef. En effet, les tatouages font office de marques corporelles grâce auxquelles se crée l'individualité susceptible de se manifester selon son apparence physique. En d'autres termes, le tatouage se révèle le vecteur d'identité requis pour se mettre en scène, au sens de Goffman, c'est-à-dire exhiber les qualités propres à sa personne. Or, cette propension à vouloir se concevoir par ses propres moyens est infléchie à bien des égards par le pouvoir des médias sous le coup duquel le tatouage peut dès lors être considéré, aux yeux de Zygmunt Bauman, comme un simple produit de consommation.

Cet apparent paradoxe fait l'objet de l'analyse exposée à présent dans ce chapitre. En termes clairs, l'analyse vise à exhiber cette espèce de tension, pour ne pas dire de contradiction, consistant à chercher à élaborer sa propre personne avec la volonté ferme d'échapper aux contraintes sociales, grâce aux motifs choisis pour exprimer son individualité, motifs toutefois sujets — dans bien des cas — aux inflexions des tendances ou des modes répercutées par les médias. En bref, l'analyse cherche à débusquer, dans les dires des individus qui ont bien voulu nous accorder une entrevue, les motivations en vertu desquelles ils ont décidé de doter leur corps de motifs susceptibles d'exhiber leur personnalité propre que la sociologie associe de nos jours à l'individualité.

3.1 FAÇONNER SON IDENTITÉ À L'ADOLESCENCE PAR DES MARQUES CORPORELLES

La prédilection pour l'inscription sur soi de marques corporelles afin de donner du lustre à sa personne remonte chez nos interlocuteurs à l'adolescence, période de la vie cruciale, durant laquelle s'affirme la personnalité et l'inclination à être un « individu à part entière ». En effet, pour la majorité d'entre eux, enclins à courir des risques, se tatouer la peau représente le défi qu'il convient de se lancer afin de pouvoir se concevoir par soi-même sous le coup de l'impulsivité propre à cet âge de la vie. Maria, par exemple, affirme à ce sujet que c'est cette impulsivité qui explique le passage à l'acte.

J'ai voulu me faire tatouer depuis que je suis jeune, depuis que je suis adolescente [...] C'était par impulsivité, parce que ce tatouage-là en particulier, je l'ai fait enlever, il était pas mal... laid. J'ai regretté le premier que j'ai eu. C'était l'impulsivité qui m'a fait faire ça. J'étais jeune. Je ne réfléchissais pas. J'étais impulsive et je l'ai fait. J'avais 15, 16 ans, j'étais mineure. Je l'ai fait enlever celui-là.

Quant à Rose, dont le marquage exhibait le nom de son copain de l'époque, se faire tatouer répondait au besoin de l'instant, sans véritablement qu'elle se préoccupe des conséquences possibles : la présence de ce nom sur son corps malgré la fin de cet amour adolescent.

Lorsque je suis passée à l'acte [acte de se faire tatouer], j'étais adolescente. J'en ai eu l'idée pour cristalliser ma relation... Je ne pensais pas nécessairement au futur. J'étais dans ma relation. Donc, on pourrait dire que c'est l'âge parce que c'est un âge où l'on est plus immature, donc on pourrait dire qu'effectivement, c'est l'âge qui m'a fait passer à l'acte.

L'aveu n'a rien de particulier puisque chez nombre de nos interlocuteurs se « faire tatouer » répond à un désir formé de longue date et dans l'intention de pouvoir exprimer « qui je suis » ou « qui je crois être ». Normand note à ce propos que « je pense que j'ai voulu des tatouages depuis toujours. J'ai toujours été impressionné par les

grands héros, les grands guerriers. Fait que je pense que le fait de se faire tatouer fait partie de ça, une image guerrière. Une image de puissance ou de pouvoir ».

Sous la forme d'un étrange paradoxe, le tatouage, faisant censément office de moyen pour créer sa propre personne, correspond à cet âge à un jeu permettant de s'identifier à d'autres, au groupe dans lequel on se reconnaît momentanément du fait qu'il affiche les valeurs jugées utiles pour se distinguer de ses pairs, comme en font foi les propos de Normand sur qui les *skinheads* exerçaient leur pouvoir d'attraction :

Même dans l'enfance quand je voyais des, des, des... des gens comme ça, tiens [des *skinheads*], j'ai toujours voulu m'associer à ça. Mon premier tatouage je l'ai eu vers l'âge de 13, 14 ans [...] Il y avait des gens dans le milieu des *skinheads* que je connaissais. Mais beaucoup plus vieux que moi. Tiens, ils n'en avaient pas beaucoup [des tatouages]. Ils commençaient à en avoir un peu sur les bras. J'étais bien impressionné [...] Dans le fond, c'était des connaissances. C'était des frères ou des enfants plus vieux, des amis de mon âge. Moi, je suis difficilement impressionnable. Mais ça m'avait donné... tiens, une image. C'était des gars durs, tiens, des *tuffs*, là. Je voulais m'associer à ça.

Aux yeux d'Éric, son premier tatouage correspondait à une marque de reconnaissance du milieu dans lequel il évoluait déjà et qui lui était familier depuis sa prime enfance. Éric renchérit à ce propos en notant que, pour lui, se tatouer se conformait à cette époque au moyen requis pour se distinguer des autres, « de la masse », en affichant des tatouages associés au groupe auquel il était enclin à s'identifier.

Premier tatouage j'avais 17 ans, ça faisait partie de mon milieu. Avant ça, je dois avouer, honnêtement, que j'avais aucune idée sur le tatouage. D'où je viens, il n'y avait pas beaucoup de monde tatoué. À l'école secondaire, il n'y avait pas de monde tatoué. À cette heure, c'est un peu plus présent. À mon époque, il n'y en avait pas comme tel. C'est quand on commençait à faire partie d'un certain milieu... mais je ne me suis pas fait tatouer pour faire partie d'un certain milieu. Je veux mettre ça au clair. Je me suis fait tatouer parce que je sentais que ça faisait partie de ce que j'étais. Fait que je me suis fait tatouer.

Il en va de même pour Dan qui, tatoué depuis l'adolescence, ne faisait qu'imiter ses frères aînés pour qui afficher sur leur peau différents motifs correspondait à une marque

de distinction qu'il voulait lui-même adopter. S'identifiant à une certaine bande, en l'occurrence aux gangs de rue asiatiques associés aux triades (groupes criminels chinois), Dan se conformait au rituel particulier à ce groupe et qui, en son sein, avait valeur de convention. Si, à cette époque, Dan n'était pas membre d'un gang, ses frères aînés, qui l'étaient, représentaient pour lui des modèles à suivre.

Dans le temps, les *tattoos* c'était des affaires de gang (...) J'ai commencé [à me faire tatouer] parce que mes frères étaient tatoués. Je cherchais comme un lien d'appartenance, genre. Comme un lien de gang. Parce que mes frères étaient dans des gangs. Je cherchais la même affaire. Je cherchais des modèles, des idoles, genre. Du monde que tu veux être comme, genre.

Qu'il soit fait sur un coup de tête ou après avoir été mûrement réfléchi depuis l'enfance, le tatouage correspond à l'adolescence à un signe de distinction associé au groupe auquel on se lie ou on cherche à s'identifier. En effet, subtilement ou non, pour Maria et Rose, contrairement à Normand et Dan, le tatouage ne signifie pas s'affilier à un groupe et, de fil en aiguille, aux valeurs qu'il incarne d'entrée de jeu.

3.2 DES MARQUES PERMANENTES POUR DES IDENTITÉS MULTIPLES

Au sortir de l'adolescence, le tatouage, marque de distinction utile à cet âge, devient gênant dans certains cas. Dan dit regretter son premier tatouage, faute d'expérience en tant que novice : « Je regrette toujours mon premier *tattoo*. Le premier, le premier *tattoo*, un dragon tribal. Je le trouvais beau. Après ça quand tu commences à savoir c'est quoi l'art du tatouage, c'est là que tu y penses et tu regrettes tes vieux *tattoos* faits sur un coup de tête. Plus t'en as plus tu sais c'est quoi l'art du tatouage ». Se manifeste alors le besoin de gommer ces marques corporelles créées pour ce motif, afficher sa différence comme individu, pour leur en substituer d'autres en phase avec la personne en voie d'entrer dans la vie adulte. Le recours au laser s'impose malgré la douleur en

perspective. En effet, effacer un motif se paie au prix de la brûlure des pigments susceptibles d'atteindre les cellules de la peau. Maria avoue à ce sujet que :

Mon premier tatouage a été enlevé au laser. C'est très douloureux plus que le faire faire. Pis c'est très, très cher. Il n'est plus apparent du tout. Probablement que le fait que je l'ai fait très jeune a aidé à la cicatrisation.

Il est certes possible, pour éviter ces désagréments, de couvrir un dessin par un autre en recourant à la technique du *cover up*. L'opération n'est pas sans risque puisque parfois le faire disparaître oblige à opter pour un nouveau motif pas forcément en phase avec l'identité convoitée sur le moment. La motivation n'est plus la même de surcroît. Rose en a fait la dure expérience.

J'ai eu un premier tatouage, c'est un nom, des initiales en bas du dos que j'ai fait recouvrir avec l'œil de Ra [...] Ça a été douloureux. Je me rappelle quand j'ai fait mon deuxième tatouage, donc l'œil dans mon dos pour couvrir les lettres, je trouvais ça gros, c'était permanent. J'étais un petit peu troublée par ça, au début. J'avais un petit peu de regret.

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte se marque de cette espèce de rite consistant à gommer ou à modifier un premier tatouage pour en substituer d'autres susceptibles d'exprimer la personne que l'on croit être devenue en rendant perceptibles de nouveaux traits sur la peau. Michel, par exemple, arborant d'abord une lettre de l'alphabet sur sa peau, l'a éclipsée d'une certaine façon en l'intégrant à un nouveau motif : des « nuages » représentant la nouvelle vie à laquelle devait se plier sa personne. L'initiale de son prénom s'est muée en anges en butte à des démons sur fond de ciel et terre.

Ça *fittait* pas avec [la lettre tatouée]... Ce n'est pas que je regrettais, c'est juste que... ça *fittait* pas avec le reste que j'essayais de faire. Il fallait juste l'intégrer, *right*? Mais la lettre est toujours là. Je la vois encore. Quand je regarde, je la vois toujours. Je le sais où elle était et je la vois encore. Elle est dans les nuages, je l'ai intégrée à autre chose. Ce n'est pas un *cover up*.

Force est toutefois de noter ici que les véritables adeptes ne se font pas faute d'affirmer qu'il est impensable d'effacer les premiers tatouages au fil de l'évolution de sa personne, pas seulement en termes d'âge, mais également en voulant s'afficher autrement pour se distinguer des autres. Ils sont réfractaires à cette éventualité car, pour eux, elle va à l'encontre même de cette volonté d'être soi surgie dès le jeune âge. Éric est particulièrement loquace à ce propos.

C'est sûr que je ne reviendrais pas en arrière. Moi, ceux qui se font tatouer quelque chose et, deux ans après, ils se font soit un *cover up* ou ils se le font enlever... Je trouve ça vraiment... absolument minable. Assume ton passé, d'où tu viens! Est-ce que j'aurais fait les mêmes tatouages dans le temps? Probablement pas. Mais il y a rien que je regrette dans ce que j'ai fait. C'est sûr que j'aurais des meilleures idées pour représenter l'idée que j'avais. J'aurais peut-être une idée plus complète aujourd'hui. C'est un peu ton histoire sur ta peau [...] Il y a des choses que tu croyais à tel ou tel âge que tu n'y crois plus nécessairement ou que tu ne crois pas de la même façon. Mais, quand t'es rendu à renier littéralement les choses de ton passé, ce que tu t'es fait tatouer sur ta chair, c'est une *criss* d'erreur.

Le tatouage, le dessin décoratif ou symbolique produit en injectant de l'encre dans la peau, se révèle vecteur identitaire du fait qu'il marque l'individu au fer rouge. L'acte est donc décisif et n'est pas sans risque. Il peut avoir des répercussions sur l'apparence physique et dans les interactions sociales. Il devient handicap dans certains cas si, en franchissant certaines épreuves, au sens de la théorie, l'individu mue en faisant siennes des valeurs contraires à celles adoptées — consciemment ou non — dans le passé.

3.3 FORGÉ PAR L'ÉPREUVE

L'analyse révèle par ailleurs que le tatouage témoigne pour bon nombre de nos interlocuteurs de l'épreuve ou des épreuves au fil desquelles se forme l'individualité acquise avec l'âge, que Martuccelli conçoit en théorie sous la forme de « défis socialement produits, inégalement distribués que les individus sont contraints d'affronter avec les moyens qui sont les leurs » (Allouani, 2007, p. 274). En effet, des

événements particuliers — comme une séparation, la maladie ou l'échec dans la vie professionnelle — les ont obligés à nuancer leur personnalité, dans une certaine mesure.

Le tatouage vient en quelque sorte sceller l'épreuve, tout au moins aux yeux de Dan :

Un *tattoo* qui ne fait pas mal n'est pas un *tattoo*. Il faut que ça fasse mal. La douleur fait partie de l'expérience. C'est comme une transition vers l'adulte. Quand t'as pas de *tattoo* t'es comme un enfant. C'est un passage, comme dans les cultures africaines ou asiatiques. Quand tu deviens un guerrier on te tatoue, quand tu deviens un homme on te tatoue [...] C'est des passages de ma vie. Des moments, des moments durs ou des moments marquants. Des *shits* de même, genre.

Marc, pour sa part, admet sans faute qu'il s'est fait tatouer chaque fois qu'il a mordu la poussière et dans son esprit, les motifs qu'il arbore font office de « boucliers » susceptibles de protéger celui qu'il est devenu de son propre gré. Il évoque à ce sujet la disparition de son père, à qui il portait affection, et après ses funérailles, il s'est dépêché de se faire graver sur la peau les dates de sa naissance et de son décès. Il s'est également fait tatouer le cou et les mains lorsqu'il s'est séparé de sa conjointe qui le lui avait interdit durant leur vie commune : « Oui, elle ne voulait pas que je me tatoue les mains pis le cou. Alors, quand on s'est séparés, j'en ai profité... Les prochaines vont m'accepter de même ou elles vont prendre le bord ». À l'instar de ce dernier, Normand conçoit également le tatouage sous ce chef, comme une armure : « Mon but c'est d'atteindre mon *full body armour*, justement. Je me dis que j'ai tellement souffert que rien ne peut me faire mal. » Et cette armure se gagne au prix de douleurs conçues comme une épreuve en soi. Les douleurs ressenties sur le coup, surmontées, ne manquent toutefois pas de lui procurer les sentiments d'accomplissement et de confiance en soi qui viennent enrichir sa personne, comme il en fait ici état :

Pour moi, se faire tatouer c'est comme un peu... euhhh... Ça fait partie d'un rituel guerrier. Tu t'en vas dans une séance bien préparé. Tu le sais que tu vas avoir mal, euhhh, ouf... il faut que tu sois prêt à endurer... c'est sûr. J'ai toujours appelé ça mes médailles de guerre.

Tu t'en vas gagner ton temps. Ce n'est pas facile. Tu vas passer des heures... Il faut que tu sois prêt et en confiance...

Éric, capable de supporter pendant des heures la douleur suscitée par les aiguilles dont est munie la machine de tatouage, le dermatographe, abonde dans le même sens en décrivant son état après une séance.

C'est comme une journée de construction, comme une journée de rénovation. C'est comme de la survie. On se prépare pis tu y vas. J'ai aucune peur, aucune crainte avant de me faire tatouer. Mais à partir des premières cinq minutes on le regrette tout le temps pis après on se dit : *Whatever, part of the game (rises)* [...] Après le tatouage, je me sens brûlé, un peu moins excité mais toujours fier d'avoir accompli quand même d'avoir résisté cette douleur-là. D'avoir mérité ce tatouage-là. C'est une épreuve que tu as passé à travers pareil. Définitivement, ça se mérite même quand on parle des jeunes avec des petites fleurs pis tout le kit, il faut quand même donner qu'ils ont passé à travers la douleur pour acquérir ça. Ça mérite quand même un minimum de respect.

La confiance, née du tatouage, renforce l'ego en confortant la capacité à se définir par soi-même. Le motif exhibé sur le corps vient par ricochet donner sa solidité à la personne conçue par ce moyen. À cet égard, Michel témoigne des motifs qui ont poussé sa femme, atteinte de sclérose en plaques, à se faire tatouer :

Le tatouage aussi, des fois, ça peut être une façon d'exorciser ses démons, de se donner du courage, tiens. Ma femme, avec sa maladie qu'elle a [sclérose en plaques], elle se fait tatouer un message sur le bras qui, quand elle le regarde, ça lui donne du courage. Donc, le tatouage peut avoir un effet positif sur certaines personnes. Ce n'est pas toujours le *look*, ce n'est pas toujours une question de se remémorer quelque chose, des fois ça peut être une question de se donner du courage, de se donner de l'espoir. D'avoir quelque chose sur soi pour se rappeler de ne jamais abandonner, ou peu importe. Le tatouage peut être positif pour certaines personnes. Et aussi la douleur, la douleur peut être positive aussi. Des fois ça fait du bien d'avoir mal (*rises*).

Les tatouages appliqués sur la peau se révèlent ainsi des espèces de points d'orgue de la vie et témoignent des événements qui, en théorie, se conçoivent comme des épreuves au fil desquelles se forme l'individualité, pour ne pas dire l'identité, sous le coup de la douleur qu'on s'impose volontairement. L'épreuve en question se répercute positivement sur l'estime de soi, selon Dan :

Je me sens puissant. Je me sens puissant. Ça donne une certaine confiance en soi. Tu as affronté... tu as subi une certaine douleur, tu te dis que tu vas avoir moins mal la prochaine fois. Tu te sens plus fort parce que tu te sens moins... T'es capable d'endurer une douleur pendant un bout de temps. Tu te sens comme un homme, genre. Pis moi, j'ai des tatouages de protection en plus. Ça me donne encore plus de confiance, genre. C'est des tatouages thaïlandais, on appelle ça des *gam*, des *gamthras*. C'est des protections magiques... Ça me donne une confiance en plus. Sauf que si t'y crois pas ça marche pas. Il faut y croire.

Le tatouage, à l'instar de la plume de Dumbo, se révèle ainsi un moyen pour reprendre confiance en soi, et acquérir la sécurité personnelle pour affronter les éventuels aléas de la vie peut être bénéfique après une épreuve.

3.4 IL Y A 20 ANS! AFFICHER SON INDIVIDUALITÉ PAR L'ANTICONFORMISME

L'analyse révèle que, pour la majorité des interviewés, le tatouage a été une façon de se distinguer des autres sous le signe de la rébellion, c'est-à-dire de la volonté de se concevoir pour afficher sa différence. En effet, depuis les années 1990, exhiber des tatouages correspond au désir de faire outrage aux normes ambiantes, imposées par la culture en vigueur. Il devient possible d'aller à son encontre en marquant sur sa peau des signes ou des effigies susceptibles d'exhiber la personne (ou la personnalité) qu'on cherche à être ou à devenir. Éric l'avoue sans ambages en confiant que « la plupart de [s]es tatouages finissent presque par représenter une certaine opposition à la dominance ». Cette inclination à déroger délibérément du jeu social, des règles auxquelles il faut se soumettre à cette fin, donne acte à la différence génératrice de la personnalité née sous le coup de son initiative et de ses propres valeurs, comme Éric l'affirme dans ce qui suit :

Je me considère littéralement comme un rebelle contre cette société-là, pis considère que mes tatouages... quelqu'un qui les voit de même, peut-être, sûrement qu'il ne se rendra pas compte. Mais, oui, moi c'est un *stand against* la société [...] Mais je viens d'une époque qu'on se faisait tatouer pour montrer qu'on était des rebelles face à la société. On s'est exclus nous-mêmes, les tatoués de mon époque, mes chums à moi, on s'est littéralement

mis en dehors de la société parce qu'on ne voulait pas en faire partie. On voulait montrer que non, on n'accepte pas ça. Non on n'est pas comme vous autres. On ne sera jamais comme vous autres.

Force est toutefois de constater, à la lumière de l'analyse, que cette tendance, celle de se tatouer comme signe de rébellion, a sensiblement mué. Les motifs contraires à l'ordre social sont devenus aujourd'hui à la mode, pour ne pas dire de mise, comme le relate Éric avec un brin d'humour ou de dérision : « À cette heure, j'ai d'air à *fitter* en quelque part, quand en réalité, les tatouages ont pour but de ne pas *fitter*. Par *rebound*, on fait partie d'une masse de la société qui a l'air comme nous autres. Je pourrais aller dans une hyper taverne et passer inaperçu, avec des grosses lunettes avec un frame noir, j'ai l'air d'un *hipster* (*rires*) ». Selon Rose, cet état de fait témoigne de la différence entre générations adeptes du tatouage.

J'associe le tatouage avec... J'avoue que maintenant c'est plus la mode, mais je pense que de se tatouer, ce n'est pas n'importe qui qui le ferait. Peut-être plus dans ma génération que la prochaine. Ce n'est pas tout le monde qui est tatoué. Pis je trouve que, justement, c'est des personnes qui vont avoir une certaine caractéristique... Qui ne rentrent pas dans le moule, pis plus, qui défient les normes sociales. Par contre, quand je regarde la génération suivante, c'est rendu une norme sociale. Donc, ça ne s'applique plus nécessairement à la prochaine génération. Mais dans ma génération, ça ne fait pas nécessairement partie de la norme sociale. Donc, je peux avoir une certaine affinité avec les gens tatoués parce qu'on leur attribue un certain stéréotype comme étant ouvert d'esprit, par exemple.

Dan, évoluant dans les cercles où le tatouage est la règle, on l'a vu, se fait fort d'expliquer la tendance en termes de génération et sans manquer d'être critique.

Moi pis mes frères, on ne s'est pas fait tatouer pour la mode. La société n'était pas pareille dans le temps. Le monde, voilà vingt ans là, on se faisait pas tatouer pour les mêmes raisons. On se tatouait pour être dans une gang, un groupe d'amis. Mais maintenant, le monde veut faire partie de la masse, d'une certaine masse. Si tu marches dans la rue, tu peux voir la différence entre ceux qui aiment ça et ceux qui veulent juste avoir un *tattoo*. Ceux qui veulent juste avoir un *tattoo*, ils ont un ou deux petits cachés. Mais, ceux qui aiment ça, ils en ont plein. C'est pas mal différent. Souvent, ceux qui en ont plein c'est des obsessifs compulsifs. Souvent ils s'en rendent pas compte. Mais ceux qui en ont un ou deux, c'est pour être *in*, genre : « Moi, je suis cool avec mon *tattoo*... »

Sur l'élan, Dominic remarque pour sa part que pour avoir la même force d'impact qu'auparavant, «il faut que t'en aies beaucoup, ou des tatouages différents. Pas des *tattoos* qui se répètent toujours. Soit tout rempli, soit pas du tout ». Il importe également à cette fin, se démarquer des autres, d'être tatoué sur des parties du corps facilement perceptibles, le cou et les mains par exemple. Le tatouage sur le bras est en voie d'être révolu de nos jours et remplacé par des pratiques extrêmes comme se tatouer en noir des membres importants du corps, voire des surfaces entières, ou, de manière exagérée, se tatouer en couleur le blanc des yeux.

3.5 Les motifs invoqués comme interprétation personnelle et individuelle

Les raisons avancées pour expliquer la présence de tatouages varient en apparence. L'analyse révèle pourtant des dénominateurs communs. Les tatouages haineux « à connotation nazie, raciste ou qui dénigrent un certain type de personne », pour citer Michel, doivent être proscrits selon la plupart de nos interlocuteurs. Aussi, les clichés et les slogans communs n'ont pas la cote faute d'originalité pour manifester sa personnalité. À ce sujet, Rose est particulièrement loquace :

Tout ce qui est barbelé, je ne sais pas comment on dit ça. Du tribal, je trouve ça quétaine. Le barbelé c'est associé à un genre de gars macho. Je trouve qu'il manque de symbolisme en arrière des barbelés. Quand on se fait tatouer des barbelés? Pourquoi se faire tatouer ça? Je trouve que cela est vide de sens. Des tatouages purement esthétiques et non originales qui n'ont pas de signification pour la personne. Je trouve que c'est... pis les dates aussi. Je trouve que c'est un manque d'originalité. L'originalité, la créativité... la singularité. Tiens l'écriture comme *One life to live*... tiens, des choses comme ça. Ça aussi j'ai de la misère avec ça.

Si tout un chacun cherche à se distinguer, certains motifs ont la cote bien que, souvent, ils soient assortis d'une touche personnelle. Les dualités vie et mort ou bien et mal, par exemple, sont populaires mais doivent immanquablement représenter la personne que l'on croit être en fonction de son vécu, de son origine sociale ou de son

origine ethnique. Les tatouages incarnent à leur façon les valeurs prônées par qui les exhibe et donnent à leur tour la touche de l'individualité. Les motifs de nature religieuse, affichés sans vergogne, représentent les motifs de choix pour donner corps à l'identité, comme chez Dan qui n'hésite nullement à souligner que ses « tatouages, c'est tout religieux. Tout est religieux. Des genres de protection. Je ne sais pas comment dire ça... pour me protéger ». Si les figures religieuses sont prisées, elles ne revêtent pas forcément la même signification. Si, comme on vient de le voir, Dan les arbore pour protéger sa personne, pour Éric, au contraire, les divinités nordiques peintes sur son corps lui sont utiles pour manifester son hostilité à l'égard de la religion catholique dont il veut se libérer.

Sur l'épaule, je me suis fait tatouer Odin sur son trône, le dieu des dieux des Vikings. Je ne me considère pas comme un grand odiniste comme tel, quoique j'aie énormément de tatouages vikings. J'aime leur façon d'être, leur façon de vivre en harmonie avec la nature, vraiment païen... Mais, jusqu'à un certain point, mes tatouages vikings c'est une affirmation de mon anticatholicisme. Anti Dieu, anti Église catholique [...] Le catholicisme est une façon d'asservir un peuple, en les dominant, en leur faisant peur que s'ils ne font pas ce qu'on veut ils vont aller à l'enfer [...] Si on regarde des gens comme Duplessis qui ont écrasé totalement la société en grande partie grâce à la peur. C'est aussi pire qu'un dictateur...

Si, pour certains de nos interlocuteurs, se faire tatouer s'explique par le pouvoir évocateur des tatouages qu'ils arborent, ces marques sont également question de goût personnel. L'esthétique vient ainsi damer le pion au pouvoir de signifier. Emmanuel note à ce sujet : « Bon, pour moi, personnellement, c'est quelque chose que je trouve beau [le tatouage]. L'art beaucoup plus que la signification, en ce qui me concerne. Donc, c'est ça qui m'a motivé. C'est des motifs que je trouve beaux. »

Selon Marc, ses choix en matière de tatouage sont affaire purement personnelle. Il a, de son propre chef, séparé son corps en deux parties, exposant sur l'une sa conception

dark de la vie au moyen de têtes de mort, de serpents ou de la date de décès de son père. Sur l'autre, plus optimiste, il a décidé de porter des motifs égyptiens. Il raconte que, pour lui, les motifs égyptiens représentant la chance assortie paradoxalement à la figure d'Anubis, divinité égyptienne de la mort.

Force est donc de constater que les motifs sont choisis, par-delà leurs significations communes, pour exprimer les traits de sa propre personne. Ils correspondent ainsi au bricolage identitaire que David Le Breton associe à la légende personnelle. Le bras tatoué de Maria recèle le sens qui a sa faveur : « Le cœur m'a toujours fait penser à une expression en anglais qui veut dire : *To have your heart on the sleeve*. Comme quelqu'un de généreux. Fait que j'ai mis un cœur sur le côté de mon bras. C'est comme un symbole que je suis généreuse. Je ne sais pas pourquoi je vois ça de même ». À ses yeux, Maria possède cette qualité de générosité, et donc elle n'a pas hésité à afficher un cœur sur sa peau. Le tatouage a ici un sens personnel car, habituellement, il signifie l'amour bien plus que la générosité. Il prend ce sens pour elle du fait qu'elle est italo-qubécoise et qu'elle connaît la langue anglaise; il prend ainsi une valeur conforme à sa personne.

3.6 LA MISE EN SCÈNE DES TATOUAGES : L'HABIT FAIT-IL LE MOINE?

L'analyse montre que, en règle générale, les premiers tatouages s'impriment sur des parties du corps facilement dissimulables au besoin, surtout en public. Les parents peuvent éventuellement les découvrir et être choqués ou pas selon le cas. Ils s'obligent à penser que les motifs sur leur peau expriment la personne que leurs enfants aspirent à être. Sauf exception, il en est autrement face aux autres. Après avoir tergiversé, Normand, réticent à montrer ostensiblement son corps tatoué à sa mère, par respect (et

gêné de le faire devant autrui), n'hésitera pas à l'exhiber publiquement après le décès de cette dernière.

Pour passer à l'étape, à l'étape que je ne peux plus cacher mes tatouages avec un chandail à manches longues, que là tu es *all in* tout le temps. T'en as dans le cou, sur la tête, sur les mains, tout ça... Je te dirais que euh j'ai passé à une autre étape après la mort de, euh.... euh de ma mère. On dirait que j'avais plus de frontières. Je me suis dit que j'allais y aller à 100 %. Je ne me cacherai plus de personne. Malgré tout, je vais essayer de faire ma place dans cet univers-là. Je vais m'afficher pareil [...] J'étais prêt à m'assumer. Je pense que j'ai assez de personnalité pour foncer dans la vie pis me trouver un travail, m'organiser. Mais c'est de casser l'image que les gens ont. Comme on parlait au début, les gens peuvent avoir peur, ils peuvent... euh être distants. Ils peuvent voir ça d'un mauvais œil.

Car s'exhiber de la sorte n'est pas sans risque. Les tatouages exposés au grand jour peuvent soulever l'opprobre ou les moqueries de tous genres qui se répercutent sur la personne même qui en fait étalage pour manifester ce faisant les qualités qu'elle reconnaît ainsi à sa propre personne. Dan l'avoue et, selon lui, ses tatouages apparents piquent certes la curiosité et peuvent, le cas échéant, générer un regard pas forcément flatteur sur sa personne.

Le regard des autres a changé. Quand t'es plus tatoué et que tu as des tatouages voyants, on pense que t'es un gars de prison. Un prisonnier, un ancien prisonnier. On te regarde moins. On n'essaye plus de te juger parce que tu es barbouillé partout. Les autres gars me regardent et se demandent d'où je sors, d'une prison ou bien je suis un tatoueur. Habituellement, les tatoueurs ont beaucoup de tatouages. Tout dépend de quoi ont l'air tes tatouages. S'ils sont bien faits, ils vont savoir que c'est fait dans un magasin. S'ils sont mal faits, tu dois sortir de prison [...] On me parle différemment. On me parle comme si je serai presque un *fucké*, un genre de criminel, ou de quoi de même, genre. Souvent... avant, on ne me parlait presque pas vraiment. Depuis que je suis tatoué, on commence à me parler, à me poser des questions en rapport avec mes tatouages. Ça intéresse le monde, ils veulent savoir pourquoi j'ai fait ça, ou ça.

Si les qualités « délinquantes » attachées à sa personne grâce au tatouage peuvent exprimer l'individualité convoitée, elles peuvent porter préjudice, sur le marché du travail, par exemple. Certes, dans le giron des métiers artistiques, les tatouages peuvent faire office d'ornements associés à l'originalité et à l'ouverture d'esprit de la personne. Il en est autrement dans d'autres sphères qui requièrent d'emblée la discrétion. Les

qualités dont témoignent les tatouages doivent de ce fait être reléguées au second plan, pour ne pas dire gommées dans une certaine mesure. Le tatouage peut ainsi être source de discrimination notamment au moment d'être embauché, comme l'affirme Éric qui, lui-même tatoué et victime de préjugés, ne se fait pas faute de pénaliser un candidat lors d'un entretien d'embauche pour ce motif.

Étant directeur de production dans une usine, à l'embauche des personnes... je vais être parfaitement honnête avec toi. À l'embauche des personnes, malgré que je suis tatoué comme je le suis [tatouages apparents, mains et cou]. Rencontrer un candidat extrêmement tatoué, je vais pousser probablement plus loin l'entrevue pour m'assurer que c'est quelqu'un de stable dans la vie, parce que même moi, je pourrais avoir des préjugés, à la base. Quelqu'un avec des tatouages dans le visage, par exemple. Ça passerait mal dans mon milieu de travail. Même moi avec des tatouages, je vais juger les gens avec des tatouages et ça ne sera pas le premier candidat que je vais prendre. Ça ne veut pas dire que je vais le refuser là-dessus. Première des choses, ça serait illégal (*rires*).

Éric, sensible aux préjugés en la matière, ne se fait pas faute de camoufler ses imposants tatouages devant d'éventuels clients en sacrifiant ainsi une partie intime de sa personne née de sa prédilection pour le tatouage.

À tous les jours on fait face aux jugements. J'ai une certaine job à un certain niveau, où est-ce que je suis, on reçoit des clients. Des clients quand même importants qui peuvent apporter des contrats de plusieurs millions de dollars. Je leur fais faire le tour de l'usine. J'ai tendance à mettre des manches longues et des gants pour que cela ne paraisse pas trop. Je porte des gants pour avoir l'air plus *clean*. On *deale* avec les baby-boomers, on *deale* avec des personnes qui viennent d'une autre époque où les tatoués, à cette époque-là, c'était des criminels, hyper mal vus.

Quant à Dominic, enclin à exhiber d'imposants tatouages, il ne répugne pas à les dissimuler au besoin afin d'éviter, à l'instar d'Éric, les préjugés ou les remarques disgracieuses auxquels il est sujet à la vue des parties de son anatomie couvertes de motifs spectaculaires.

J'ai plusieurs tatouages apparents quand même. Les avant-bras ça peut-être apparent quand même. Malgré que j'en ai pas dans le cou pis dans les mains. Je peux quand même les cacher si je voudrais. Si je mets une chemise, tu ne les vois pas. Fait que c'est sûr que je n'ai jamais été pour en faire apparents comme dans le cou pis dans les mains parce que, si

je veux, je peux garder ça discret [...] Ce n'est pas que j'ai honte d'avoir des *tattoos*. Mais, des fois, à la première impression, quelqu'un peut juger ça. Pour un travail, certaines personnes pourraient... Après, quand ils te connaissent, et ils savent que tu fais bien ton travail, comme n'importe qui... Mais il y a du monde qui peut encore juger. Surtout si t'en as sur les mains et certains endroits...

Assez paradoxalement, d'autres en tirent avantage, dans leur emploi notamment. Selon Rose, par exemple, enseignante, ses tatouages lui valent une image favorable auprès de ses élèves puisqu'ils peuvent instantanément la connaître en tant que personne singulière, indépendamment de la position qu'elle occupe par rapport à eux.

Les tatouages c'est quelque chose auquel je m'identifie. Et ça me fait plaisir de porter cette identification de façon publique. Je pense que, par exemple, dans le cadre de mon emploi, les étudiants, quand ils voient que j'ai des tatouages, ils vont me trouver, peut-être, plus accessible. Tandis que mes collègues vont plutôt être surpris par mes tatouages.

Il en va de même dans les interactions avec autrui. Les tatouages, exhibés à nu, peuvent immédiatement susciter la curiosité, voire l'intérêt et deviennent ainsi prétexte pour nouer contact du fait que la singularité de leur porteur ne fait pas mystère. Les motifs arborés sur sa peau sont perçus par Michel comme des agents de sociabilité.

Bien sûr que quand tu vois des gars qui sont autant tatoués que toi ou à peu près, c'est sûr que ça... tu crées des liens avec cette personne-là pis il y a comme une connexion qui se crée. Négativement, non. Positivement, oui. Quelqu'un qui est autant tatoué que toi, vous pouvez parler des tatouages, où tu t'es fait tatouer, pis bla, bla, bla. Mais je veux dire comme, quelqu'un qui n'est pas tatoué, ç'a l'effet inverse négatif, non... pas du tout, du tout.

Le tatouage peut aussi, dans certains cas, être utilisé comme arme de séduction si, par exemple, il trouve place sur une zone érogène du corps. Il se fait alors déclencheur de désir si on en devine la présence. À ce propos, Maria confie que, sur son omoplate, elle porte une rose et, dévoilée en camisole, elle devient objet de convoitise. Maria avoue savoir orchestrer ce jeu qui, dans certains cas, recèle un pouvoir de séduction propre à elle et qui manifeste la personne qu'elle veut être : « Plus jeune, je me

définissais parce que j'avais des tatouages, j'étais fière de les montrer. Ça faisait partie de mon identité quasiment ». Il en va de même pour Normand dont les tatouages, difficiles à cacher, composent l'image qu'il veut se donner de lui-même et qui exerce un certain pouvoir d'attraction sur les femmes. En effet, il avoue que « pour les filles, ça fait les deux choses aussi. Il y en a qui sont là, c'est sûr que, t'es pas le genre de gars du tout, ou au contraire... ça fait un sujet de conversation, justement. Fait que ça peut t'ouvrir une porte aussi ».

Bien que le sujet soit abordé en filigrane, l'analyse révèle que le tatouage, fer de lance de l'individualité, tend à modifier le comportement et à améliorer l'estime de soi. Par exemple, Ernesto admet de bon gré que si les tatouages embellissent sa personne, il ne les recherche pas forcément chez ses vis-à-vis : « Mhhhh... bof. Non. Bien ça dépend, ça dépend. Moi, personnellement, tatoué ou pas, ça ne change rien dans ma vie. Je ne vais pas trouver une personne plus attirante parce qu'elle a des tatouages. Mais des manches je trouve ça beau, que ça soit chez les femmes ou chez les hommes, peu importe ». Toutefois, au fil de l'entrevue, il déclare se faire tatouer pour camoufler ses vergetures qu'il trouve trop apparentes. Il cherche donc à rehausser son apparence par ce moyen qui permet d'agir de son gré sur sa personne. Sans être immédiatement attiré par les tatouages de ses vis-à-vis, faute selon lui de se conformer à leur apparence physique, Ernesto porterait néanmoins afin de dissimuler les cicatrices naturelles de son corps.

Dan, quant à lui, avoue que le tatouage suscite chez lui un sentiment de fierté :

Mes tatouages apparents, je les ai faits parce que je voulais me sentir plus *fuck top* (*rires*). Je ne sais pas pour de vrai. Quand t'as plus de place ailleurs... C'est plus pour moi. Pour que je les voie plus. Pour sortir de la norme, être plus marginal sans être trop vulgaire. Si je fais des tatouages voyants, je le fais d'une manière que ça soit pas trop agressif ou agressant à l'œil. Je ne sais pas. Peut-être pour me faire plus voir, je ne me suis jamais posé la question.

Dans la vogue récente du tatouage, par rapport aux années 1990 durant lesquelles il était seulement signe de rébellion, ce dernier devient monnaie courante pour exprimer l'individualité. Dominic note cet étrange paradoxe en vertu duquel cette tendance à briller individuellement aujourd'hui fait boule de neige et devient ainsi le fait de tout un chacun.

J'aimais mieux quand il y en avait un peu moins. Malgré que ça ne fait pas 50 ans que j'en ai. Je veux dire, déjà, depuis mon premier *tattoo* [1998], je vois qu'il y en a beaucoup plus. Ça s'est développé peut-être un peu trop. Malgré que maintenant ça va baisser un peu. Il y a du monde qui ne va pas suivre. Mais j'aimais mieux quand il y en avait un peu moins, peut-être. C'était plus original. Maintenant, tout le monde en a. Ça devient moins original.

Somme toute, Rose est du même avis. Aujourd'hui à la mode, le tatouage perd de son attrait et de son intérêt pour elle afin d'exprimer ce qu'elle est comme personne. « Aujourd'hui, je trouve que c'est dépersonnalisé. C'est poursuivre un courant, une mode. C'est quand même une marque permanente sur le corps, pis maintenant on le fait pour faire partie du groupe, faire partie de la gang, c'est cool. On a perdu la signification du tatouage. »

3.7 LA CRÉATION DE SA PROPRE IMAGE ET L'INFLUENCE DES MÉDIAS

Le besoin de manifester des traits distinctifs grâce au tatouage, outre sous l'ascendant des pairs, se forme en se frottant aux médias qui, à l'adolescence, ont un pouvoir d'inflexion indéniable. Les vagues répercutées par les vidéoclips, la publicité ou la mode du jour ont joué d'influence sur Michel qui ne se fait pas faute de reconnaître que personne autour de lui n'est tatoué. La culture ambiante l'a inspiré et a déterminé en quelque sorte sa volonté de se distinguer des autres par ce moyen.

C'est sûr qu'avec la *pop culture*, tu vois tes idoles, tes musiciens, les acteurs que tu idéalises un peu. Voir qu'ils se font tatouer. Donc, veut, veut pas, ça te donne envie de les imiter un peu. De faire la même chose qu'eux, quoi.

Les traits, et les artifices des figures médiatiques sont ainsi source d'inspiration grâce auxquels nos interlocuteurs forment leur personnalité, à l'enseigne des valeurs susceptibles de s'incarner dans leurs marques corporelles dans lesquelles ils se reconnaissent. Dominic raconte à ce propos :

Au début c'était pour le style, ou pas pour le style, comment dire... C'était plus l'esthétique, plus. Quand je voyais des tatouages, je trouvais que ça faisait « style ». Je voyais ça sur les gens, il y en avait moins aussi, voilà 20 ans. Sur les rappeurs, la musique, les... euh, dans les films aussi. C'était comme des *role models*.

Les médias servent aussi à produire et à diffuser une culture générale et commune. Dès lors, il devient possible, pour ne pas dire probable, d'épouser une image connue afin d'exprimer ou de représenter une idée à laquelle on adhère. En d'autres mots, les images des médias peuvent être réappropriées et réutilisées et avoir valeur d'icônes susceptibles d'exprimer des valeurs, à l'instar du Che Guevara qu'Ernesto affiche ostensiblement sur sa poitrine. Originaire d'Argentine, ce dernier veut ainsi conformer sa personne au mouvement révolutionnaire qu'a incarné sa figure de prédilection. Marc avoue, avec un brin d'humour, avoir été influencé par la série américaine des *Simpsons* dans son adolescence au point de se faire tatouer « un Bart Simpson sur une fesse » pour blaguer à l'occasion en dévoilant l'image sur son anatomie. Éric utilise pour sa part des images connues comme modèles pour ses tatouages. Il s'est servi de la figure d'un personnage de science-fiction apocalyptique pour décorer son mollet.

Parfois, je choisis de me faire tatouer ce qui me frappe dans la vie au moment que j'ai envie de me faire tatouer. Un de mes derniers tatouages c'est une... ça ressemble à une propagande, mais en réalité c'est le Terminateur. Parce que pour moi, c'est quelque chose qui m'attire. Ça parle de la fin du monde. Ça parle de la technologie qui risque de prendre le dessus, qui est quasiment une nouvelle religion à cette heure. Ça d'air d'une grosse propagande nationale socialiste de 1939, mais avec, au premier plan, le Terminateur que je trouve personnellement très impressionnant.

Éric, toujours lui, récupère l'image trouvée sur l'album d'un groupe de musique pour manifester son opposition à l'*american dream* et au *self-made man*, les credo selon lesquels, en Amérique, l'individu est d'emblée libre et doit réussir sa vie par ses propres efforts :

J'ai un *tattoo* d'*Ignostic Front*. Mais pour être parfaitement honnête, c'est pas parce que je suis un fan fini d'*Ignostic Front*. C'est l'image qu'ils ont mis de la statue de la Liberté [en destruction], le titre : *The American Dream Died*. La statue de la Liberté qui est un des symboles du nouveau monde. Ce qui est très, très louche. L'empire américain qui est la nouvelle religion catholique et qui veut dominer le monde, les asservir encore une fois. La plupart de mes tatouages finissent presque par représenter une certaine opposition à la dominance.

Bref, Éric travestit en quelque sorte la culture américaine répercutée par les médias pour exprimer son anticonformisme orchestré par lui-même. Sur l'élan, s'expliquant sur les motifs à l'origine de ses choix en la matière, il reconnaît de bon gré le pouvoir d'inflexion des médias.

Lorsque je choisis un tatouage, c'est la même chose qu'avant. Honnêtement, je fais des fixations. Pendant un bout de temps, je vais y penser. Que ça soit la musique que j'écoute, que ça soit des films qui me font triper ce temps-ci, quand je me suis fait tatouer mon dernier, le *Terminateur*, c'est parce que je tripais science-fiction ce temps-ci, *end of the world*, etc. Des fois je *fee*le plus *street oiboy* [style musical londonien associé à la culture punk]. Dans ce temps-là, on se fait tatouer un bouledogue, un *skull*. Ça dépend vraiment du *move* dans lequel je suis. Je passe beaucoup d'heures à faire des recherches sur l'Internet.

Si jadis l'amateur devait choisir un motif parmi des dessins « prêts à tatouer », dits *flashes*, souvent exposés sur les murs du studio, ou se fier à la virtuosité du tatoueur, de nos jours, grâce à Internet, l'inspiration n'a plus de bornes comme le souligne Maria : « Pis encore une fois, les roses dans mon dos, c'est encore la mode parce que j'avais vu une photo d'une fille sur Internet qui avait deux grosses roses, c'était super beau ».

Maria, encore sous l'influence de la mode, explique : « le petit cœur tatoué sur mon avant-bras, je l'avais vu dans une revue, à la mode encore. Toujours à la mode. J'avais vu ça dans une revue, sur une fille que je trouvais vraiment belle. J'aimais ça, elle avait un petit cœur, sur l'avant-bras, donc je l'ai fait ». Découvrant la publicité d'un produit, Maria n'a pas hésité à reprendre à son compte le tatouage exhibé par le mannequin en présence.

Quant à Michel, qui déclare ouvertement et consciemment être influencé par les médias et la culture populaire véhiculée par ces derniers, il a choisi de consacrer la moitié supérieure de son bras à un emblème de la culture populaire de la génération X, *Stars Wars*. Il se décrit lui-même comme un grand amateur de la saga de George Lukas : « J'ai une demi-manche de *Stars Wars*, parce que je suis vraiment un fanatique de *Stars Wars*, c'est quelque chose que j'aime beaucoup. J'ai des tatouages aussi thématiques, des émissions, des films, ou des trucs que j'aime. »

Il en va de même pour Dominic, adepte de la culture hip-hop, qui, voyant les vidéoclips de rap, épouse voilà 20 ans la tendance rare à recouvrir *entièrement* certaines parties de son corps avec la volonté ferme de changer l'apparence de son corps et donc de sa personne : « C'est sûr que, vu que j'ai rempli la manche [bras complètement tatoué], ça change un peu le bras. Ça change visuellement. Le look, oui [...] Ça rehausse ton image, ça fait un style plus esthétique que si j'avais pas la manche, quand même. Plus stylisé. Même s'il y a beaucoup de tatouages qui signifient quelque chose pour moi, il y a la parure aussi ». Le *look* dont il est ici question trouve son origine chez les idoles de sa jeunesse, les rappeurs vus dans les vidéoclips à l'instar des acteurs incarnant les personnages dont il s'inspire pour se donner une allure.

3.8 LE TATOUAGE COMME PRODUIT DE CONSOMMATION

Se faire tatouer, aux yeux de nos interlocuteurs, perd de son originalité. La tendance est devenue massive de nos jours sous la puissance des médias. Dans ce contexte, il devient difficile de se distinguer des autres et cela par soi-même en cherchant à agir de son propre chef. Dan, tatoueur lui-même, l'avoue sans ambages.

Je dirais que maintenant c'est rendu *wack*. Parce que tout le monde peut se faire tatouer. Pis maintenant c'est presque rendu banal. Dans le temps, quand tu étais tatoué, tu étais un *tuff*, un gangster. Mais maintenant, tu peux être un petit *nerd* tatoué en *tabarnak*, genre. Ça ne veut absolument rien dire maintenant. Maintenant, c'est plus esthétique. Les jeunes veulent tout ce qui est beau. Ils voient un tatouage sur un gars et ils veulent avoir le même. Ils le font sans que ça représente quelque chose. Ils voient de quoi de beau et ils le veulent sur leur peau. Souvent, ils vont le regretter mais ils ne le disent pas. Ils veulent quelque chose mais ils ne savent pas ce que ça va avoir l'air sur leur peau. Le papier et la peau ce n'est pas pareil, c'est tellement différent. Mais eux, ils ne réalisent pas ça. Ils pensent que leur peau est une feuille de papier que tu peux tatouer et effacer après.

En sa qualité de tatoueur, Dan note combien, de nos jours, le tatouage s'impose sous le mode de l'injonction transformant sa jeune clientèle en consommateurs de motifs gravés sur le corps pour pouvoir se concevoir comme personnes.

Ça commence vers 16 ou 17 ans. Souvent c'est des petites affaires pour tester s'ils vont avoir mal ou pas. Si ça fait pas trop mal, ils vont continuer à en faire plein. Ils vont se faire n'importe quoi, comme des panneaux publicitaires. Ils ont besoin d'un logo, le dessin d'un produit pour se représenter d'une certaine manière. Ça a changé, les flashs, les trucs de même. C'est plus ehhh...les gens maintenant se font tatouer des gâteaux, des cornets de crème glacée, des bonbons. Des affaires qui n'ont pas rapport. Ce n'est pas parce que tu aimes manger des bonbons que tu vas te faire tatouer des bonbons sur le bras. Le but de pourquoi tu te tatoues ça a changé maintenant. Tout le monde a des tatouages, donc tu te fais tatouer, même si tu as le même tatouage du gars d'à côté. Le tatouage est à la mode donc tu te fais tatouer.

La banalité des motifs manifeste le fait que le tatouage devient objet de pure consommation. En effet, pour Dan, les signes corporels correspondent de moins en moins à des marques de distinction, vecteurs d'individualité, comme cela est le cas chez les jeunes tout particulièrement. Ainsi, ces derniers cherchent moins par ce moyen à

faire briller leur personne qu'à se conformer au goût du jour ou à la mode au risque d'en faire les frais. Dan ne peut s'empêcher de noter qu'il faut « être sûr de ce que tu te tatoues. Ça va rester à vie. Ne fais pas des tatouages que tu trouves juste beaux. C'est comme une paire de souliers. Tu trouves ça beau et après tu ne les portes plus ». Normand renchérit à ce propos puisque, selon lui, le tatouage chez les jeunes, devenu produit de consommation, trahit leur manque de culture en imprimant sur leur corps des motifs ou des figures dictées par le goût du jour.

Je pense qu'ils [les nouvelles générations] sont à la recherche un peu d'identité. La société pense de plus en plus de façon matérialiste aussi. On met plus d'en face sur la culture. On se tatoue par consommation aussi. C'est un double effet. On est une société capitaliste. Le jeune qui se fait tatouer un dessin parce que l'autre est tatoué, parce que l'autre est tatoué, parce que l'autre est tatoué... C'est sûr qu'il y a un pourcentage là-dedans qui le font parce qu'ils sont influencés par la consommation [...] Il faut que le tatouage représente la personne, au moins une partie de son histoire. Quelque chose qui s'associe à toi, pour de vrai. C'est pour ça qu'un dessin, un *flash no were* (dessin crée d'avance prêt à être tatoué). Pour moi, ça veut pas dire grand-chose. Tiens, il y a eu la mode des petites filles qui se sont fait des petites fleurs, à moment donné. Ben, c'est parce que c'était la mode de se faire des petites fleurs. Fait que moi, je trouve ça décevant que beaucoup des gens ont ça sans aucune signification. Mes tatouages reflètent ma personnalité, mon esprit, ce que je veux transmettre. C'est l'image que je veux avoir de moi. C'est ça que je veux dire, justement. C'est toutes des choses que j'aime personnellement, que je veux avoir cet esprit-là. C'est pas juste... C'est pas juste de l'art. C'est de l'art mais ça exprime aussi, des idées, ton esprit, ta personnalité.

Maria, affichant fièrement des figures à la mode, reconnaît sans mal que le tatouage est maintenant affaire de commerce : « C'est vraiment commercial. Je trouve que maintenant pour être unique... je trouve qu'avant on faisait ça dans le but d'être unique. Maintenant, je trouve que, au contraire, ceux qui n'ont pas de *tattoo*, c'est eux qui sont uniques parce que tout le monde a des *tattoos*. Je trouve qu'au contraire, c'est moins spécial ».

Emmanuel, représentatif de cette récente tendance, avoue que, sous le coup de la mode, ses tatouages ont pour lui une valeur esthétique, point à la ligne. Ils ne sont

nullement des signes aptes à exprimer comment il se conçoit comme individu ou les qualités qu'il se reconnaît : « Bon, moi, personnellement, je me suis fait tatouer parce que c'est quelque chose que je trouve beau. L'art beaucoup plus que la signification en ce qui me concerne. Donc c'est ça qui m'a motivé [...] C'est quelque chose que je voulais ». Il choisit ses motifs en conséquence, c'est-à-dire pour leur esthétique : « J'ai choisi ces motifs parce que je les trouvais très beaux, puis c'est ce que je trouve beau plus que la signification [...] Je ne leur accorde aucune signification particulière, à part que c'est un de mes très bons amis qui me les a faits ». Il appert en ce sens que, pour Emmanuel, le tatouage se conçoit dans son esprit comme un produit de consommation : si le motif est d'abord beau et qu'il convient à sa peau, il se le procure comme n'importe quelle marchandise disponible sur le marché.

Sur le sujet, l'analyse révèle que nos interlocuteurs font preuve d'ambiguïté. En effet, bien que certains déclarent se faire tatouer pour pouvoir se distinguer grâce à un motif susceptible d'enrichir leur individualité, d'autres ne font pas mystère du fait que les « vrais tatoués » doivent en porter plus d'un, comme Éric pour qui « honnêtement, quand quelqu'un me demande combien j'ai de tatouages, bien, ça marche pas comme ça... ça fait très longtemps que je ne sais plus combien j'en ai. Ça n' fonctionne pas comme ça. Je pense que quelqu'un qui est tatoué pour de vrai dans la vie, c'est pas quelqu'un qui compte le nombre de ses tatouages ». À ses yeux, en d'autres mots, il faut être « bon consommateur » de la chose pour pouvoir se revendiquer comme un véritable tatoué, le nombre en faisant foi. Sous cet aspect, les tatouages sont considérés comme des produits dont la quantité et l'ampleur permettent de se distinguer.

CONCLUSION

En conclusion, il ressort de l'analyse que le tatouage, jadis signe d'une stigmatisation nourrie à l'égard des personnes mises au ban de la société, fait office de nos jours de vecteur d'identité à la lumière des propos tenus par nos interlocuteurs. Si c'était en partie le cas autrefois, force est de constater que, aujourd'hui, les marques corporelles deviennent des motifs en vertu desquels les individus cherchent à se concevoir par eux-mêmes ou, en d'autres termes, veulent déterminer leur individualité de leur propre chef et cela en marge des modes ou des vagues imposées par le goût du jour. La tendance révélée au fil de l'analyse correspond en théorie à l'individualisation à l'œuvre dans les sociétés actuelles et qui, pour nombre d'auteurs, se conçoit sous l'optique sociologique.

Le concept d'identité décrit par François Dubet, développé dans le premier chapitre, concorde avec l'analyse exposée précédemment. En effet, le tatouage, on l'a constaté, fait office de signe distinctif, utile pour se démarquer d'autrui et, de la sorte, se révèle un vecteur d'individualisation. Sur l'élan, se faire tatouer la peau s'explique — ou peut s'expliquer — à la lumière de la notion d'épreuve que Danilo Martuccelli conçoit sur le plan théorique. D'après Martuccelli, « chacun d'entre nous se forge au travers d'une série d'épreuves, selon des modalités inédites et selon un éventail renouvelé de contraintes et de possibles. Ces épreuves, inégalement déclinées, sont affrontées pour l'essentiel individuellement, mais le parcours de vie, de l'école à la famille, du travail à la ville, de l'histoire à l'intimité, n'en est pas moins profondément collectif » (Martuccelli, 2007, p. 274).

La notion d'épreuve concorde selon nous avec les considérations développées par d'autres auteurs, comme Goffman et Le Breton, qui, dans des perspectives différentes, s'emploient à montrer que, à l'ère moderne, les individus cherchent délibérément à se « mettre en scène » et, à cette fin, à utiliser leur corps pour afficher publiquement les qualités qu'ils se reconnaissent et, ce faisant, à se distinguer à tout prix des autres.

Pour Goffman, à son époque, se mettre en scène signifie jouer un rôle comme un acteur devant son public et s'y tenir selon une routine, c'est-à-dire un « modèle d'action préétabli que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou utiliser en d'autres occasions » (Goffman, 1973, p. 23). Pour notre auteur, ce rôle se forme selon « l'appareillage symbolique » de différentes « façades » (*ibid.*, p. 31) dont le tatouage est la manifestation la plus éloquente.

Chez Le Breton, dans cette veine, le corps devient moteur de l'apparence grâce à laquelle tout un chacun peut se démarquer et démontrer, sur pièces, qu'il agit par lui-même, indépendamment des contraintes qu'imposent les instances sociales sous la forme de normes et de valeurs. Dans le cadre d'un entretien, Le Breton note à ce sujet que « par la marque corporelle, on essaie d'avoir un corps singulier, qui attire le regard dans une société du look, du spectacle. Dans cette mise en scène, on cherche une forme de reconnaissance, et parfois de renaissance : on fait peau neuve. C'est aussi une manière de fixer quelque chose de son identité dans un monde qui change sans arrêt. Le corps devient archive de soi, chaque événement important (voyage, relation amoureuse, naissance d'un enfant...) y laisse sa trace » (cité par Jaurès, 2014).

Or, on l'a vu, l'analyse révèle à cet égard une espèce de paradoxe analogue à celui que Zygmunt Bauman, parmi d'autres, voit à l'œuvre dans l'individualisation — ou la subjectivation — qui est la règle dans les sociétés actuelles. En effet, si, aux yeux de nos interlocuteurs, le tatouage se révèle le moyen utile pour déterminer leur individualité ou, en bref, l'identité qu'ils s'évertuent à créer par eux-mêmes pour se distinguer de leurs vis-à-vis, ils font preuve d'ambivalence en se montrant sensibles au pouvoir des médias en la matière.

L'analyse, passant leur propos au crible, révèle à cet égard que nombre d'entre eux, désireux de concevoir leur personne par eux-mêmes en imprimant sur leur corps des motifs ou des symboles, apparemment de leur choix, le font néanmoins sous la gouverne du goût du jour répercuté notamment par les médias et qui s'impose à eux. La tendance, contraire à l'individualisation, fragilise la volonté de se « créer par soi-même » et donne ainsi raison à Bauman pour qui les motifs, les signes ou les symboles dont les individus dotent leurs corps pour se distinguer et briller par eux-mêmes deviennent de la sorte des produits de consommation. Selon notre auteur, « la vie de shopping a pour attrait d'offrir une profusion de nouveaux départs et de résurrection (des occasions de renaître). Pour frauduleuse et au final frustrante que cette offre puisse paraître, la stratégie qui consiste à porter une attention continue à la fabrication et à la refabrication de l'auto-identité, à l'aide des kits d'identité fournis par le marché, demeure la seule stratégie crédible ou raisonnable dans un cadre instable, de type kaléidoscopique » (Bauman, 2008, p. 171).

La brève analyse exposée dans ce mémoire tend à corroborer sa vision propre à relativiser les thèses en vogue — en sociologie comme dans les autres sciences sociales, sans oublier la philosophie — selon laquelle les individus, de nos jours, en cette ère de

modernité, agiraient indépendamment des instances sociales et auraient ainsi les coudées franches pour déterminer librement, sous le signe de l'individualité, la personne qu'ils croient être en utilisant leur corps pour y parvenir du fait que, tatoué, il en devient le moyen par excellence.

BIBLIOGRAPHIE

- ATKINSON, Michael, « Tattooed: Sociogenesis of a Body Art », Toronto, University of Toronto Press, 2003.
- BAUMAN, Zygmunt, *S'acheter une vie*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2008.
- BECK, Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.
- CASTRA, Michel, « Identité », dans Serge Paugam (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, coll. « Que Sais-Je ? », Paris, Presses universitaires de France, p. 72-73
- CIPRINI-CRAUSTE, Marie, *Le tatouage dans tous ses états. À corps, désaccord*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- DUBÉ, Philippe, *Tattoo-Tatué*, Montréal, Les Éditions Jean Basile, 1980.
- DUBET, François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
- GLASER, Barney, STRAUSS Anselm, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, 2010.
- GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit, 1996.
- KAUFFMAN, Jean-Claude, *Ego : pour une sociologie de l'individu*, Paris, Hachette littérature, 2001.
- KLUGER, Nicolas, *Tatoués qui êtes-vous? Caractéristiques démographiques et comportementales des personnes tatouées*, Helsinki, University of Helsinki and Helsinki University Central Hospital : Dermatology, allergology, and venerology, 2015.
- LE BRETON, David, *Signes d'identité : tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Éditions Métailié, 2002.
- LESSARD-HÉBERT, Michelle, GOYETTE, Gabriel, BOUTIN, Gérald, *La recherche qualitative, fondements et pratiques*, Montréal, Éditions Nouvelles, 1995.
- LUCKERHOFF, Jason, GUILLEMETTE, François, *Méthodologie de la théorisation enracinée*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012.
- MARTUCCELLI, Danilo, *Forgé par l'épreuve, l'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006.
- MULLER, Élise, *Une anthropologie du tatouage contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- PIRÈS, Alvaro, « Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique », dans Jean Trépanier (dir.), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, 1997, p. 158-200.

RAMOS, Elsa, *L'entretien compréhensif en sociologie : usages, pratiques, analyses*, Paris, Armand Colin, 2015.

VANDEKERCKHOVE, Lieven, *Le tatouage : sociogenèse des normes esthétiques*, Leuven/Voorburg, Intellection 3, 2005.

SOURCES EN LIGNE

ALLOUANI, Zakia, « D. Martucelli. *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine* », *L'orientation scolaire et professionnelle*, n° 36/2, 007, URL : <http://journals.openedition.org/osp/1425>

ARNEAUD, Bernadette, « Le secret de la momie égyptienne tatouée », *Sciences et Avenir*, 2016, URL : https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/egypte-le-secret-de-la-momie-tatouee_102430

DUBAR, Claude, « Le concept d'identité autour des travaux de Claude Dubar », *Sciences Économiques et Sociales*, 2008, URL : <http://ses.ens-lyon.fr/articles/le-concept-d-identite-autour-des-travaux-de-claude-dubar-39775>

FUIGIER, Pascal, « Les approches compréhensives et cliniques des entretiens sociologiques », *Interrogations*, n° 11, décembre 2010, URL <http://www.revue-interrogations.org/Les-approches-comprehensives-et>

JAURÈS, Cécile, « David Le Breton : par le tatouage chacun se bricole un mythe personnel », *La Croix*, 2014, URL : <https://www.la-croix.com/Culture/Expositions/David-Le-Breton-Par-le-tatouage-chacun-se-bricole-un-mythe-personnel-2014-08-07-1189152>

OWEN, James, « Cinq faits surprenants à propos de Otzi, l'homme des glaces », *General Geographic*, 2005, URL : <https://www.nationalgeographic.fr/histoire/5-faits-surprenants-propos-dotzi-lhomme-des-glaces>

ANNEXE 1

SCHÉMA D'ENTRETIEN ADMINISTRÉ DANS LE CADRE DE L'ENQUÊTE

*Présentation de la personne

Genèse du tatouage

- Depuis quand as-tu eu envie de te faire tatouer?
- Comment l'idée est-elle venue?
- À quel moment es-tu passé à l'acte?
- Quelles sont les raisons qui t'ont poussé à passer à l'acte?

Le tatouage

- Peux-tu décrire tes tatouages?
- Pourquoi avoir choisi ce motif?
- Quelle signification lui accordes-tu? Penses-tu que les autres lui accordent la même signification?
- L'expérience de te faire tatouer a-t-elle été marquante? Raconte-moi ton expérience.
- De quelle façon as-tu choisi l'artiste et le studio?

Le regard des autres

- Ton tatouage est-il visible ou pas? Pourquoi?
- Le regard des autres a-t-il changé? Les gars, les filles, les aînés, les autres tatoués, tes collègues de travail, ta famille, etc.?
- Te sens-tu différent depuis que tu portes le tatouage?
- Quels tatouages aimes-tu voir chez les autres? Pourquoi?
- Quels tatouages n'aimes-tu pas voir chez les autres? Pourquoi?

Temporalité

- Depuis qu'il est fait, ton tatouage a-t-il la même valeur?
- As-tu des tatouages que tu regrettes? Pourquoi?

- T'imagines-tu sans tatouages?
- Veux-tu avoir d'autres tatouages?
- Avec le temps, ta vision du tatouage a-t-elle évolué?
- Que penses-tu du développement du tatouage? Est-ce que cela te plaît, ou non?
- Voudrais-tu ajouter quelque chose sur le tatouage qui n'aurait pas été dit?